

Résonance noire du flamenco gitan au temps de Sade. Un théâtre dressé pour notre temps

La machine contre l'individu

La dispersion, le voyage, contre l'Etat

Sur une route de Roumanie, en direction d'Oradea :

« soudain, en face de nous, un convoi de Tziganes a surgi du néant lumineux des rayons dorés du soleil. Quatre roulottes attelées à des chevaux efflanqués, couvertes d'une bâche trouée et effilochée, sur lesquelles pendouillaient divers objets (...) Ils arrivaient d'une époque révolue où les gens avaient besoin de moins de choses qu'aujourd'hui et ils essayaient de vivre dans le présent, mais en fait, ils le laissaient s'écouler à côté d'eux. Ils y voyaient probablement un élément naturel qu'on peut utiliser comme, disons, le feu pour faire la cuisine ou l'eau pour se laver. Des enfants se sont approchés de la voiture, je leur ai distribué mes restes de friandises, de biscuits, de chips etc. Je voyais et je sentais qu'ils me considéraient avec indifférence et pragmatisme. La voiture, les appareils de Piotr, notre présence, tout cela constituait à leurs yeux un phénomène parfaitement naturel — au sens de la nature qu'on peut exploiter. D'une manière paradoxale, ils nous rendaient la monnaie de notre pièce. Nous réduisions leur humanité à un spectacle exotique, eux réduisaient la nôtre à l'économie de leur subsistance¹. »



Telles deux images, Sade et les Tziganes, surgissent ici d'un bout du temps à l'autre, images récurrentes qui ne sont pas l'objet, ici, d'une étude particulière sur l'un et sur les autres, mais un regard jeté sur le temps, le nôtre. Le temps, ses représentations, et celles de l'amour, la vie, la mort, leur mise hors-la-loi, et la modernité ? Une idée ancienne et nouvelle, comme la démocratie. Un regard jeté sur l'opposition entre l'individu et la communauté qui a donné naissance à cet individualisme et au délitement social, dont on voit le poison, plus encore sous l'éclatement et la mutation du collectivisme —la représentation abâtardie de communauté— dans le capitalisme moderne en unité de travail autre : l'absence de toute solidarité, le suicide pour fuir cette solitude. Questions sur les pièges du temps, ceux qui nous guettent tous, où cette pensée qui n'hésite pas à se défaire de sa singularité sous les pressions des événements, et rares sont ceux, qui, au fil du temps et de l'histoire, ont su résister, résister aux

¹ Andrzej Stasiuk, *Fado*, édition française, Christian Bourgois. 2009. Pages 15-16.

pressions dont on pourrait dire que la grandeur, des Tsiganes et d'un Sade, est plus dans l'amour de soi, de la communauté, que de se perdre au nom de l'histoire ou se perdre dans les événements. De soutenir la communauté pour les Tsiganes, soutenir l'histoire et la transformation sociale, sans nier le réel, ni donc aussi la part meurtrière ou perverse de l'homme. C'est-à-dire, la question du rapport de violence et de domination dans tout pouvoir, du maître à l'esclave, du propriétaire, du chef d'État ou de société au citoyen et producteur, du chef de famille à sa femme et à ses enfants etc, qui peut s'exprimer ainsi : *Mes désirs sont tes besoins*.

1 Catastrophe :

Bouleversement, dénouement, dernier et principal événement d'un poème ou d'une tragédie

A— *Une civilisation ne s'écroule pas comme un édifice, on dirait beaucoup plus exactement qu'elle se vide peu à peu de sa substance jusqu'à ce qu'il n'en reste plus que l'écorce.* Georges Bernanos. *La France contre les robots.* III.

B— *Assurément, notre modernité est très vieille.* Annie Le Brun. *Les châteaux de la subversion.*



Ensor aux masques, 1899

« Pas d'individu qui ne soit parcelle transitoire de l'univers biologique en même temps qu'à lui seul tout un monde. Pas de présence charnelle qui n'apparaisse comme déjà rongée par la future absence. Pas d'homme ni de femme dont le sort ne soit, qu'ils en aient une conscience précise ou non, un mariage du ciel et de l'enfer. Pour qui l'applique aux êtres humains et le pousse à l'extrême, le réalisme pourrait-il déboucher sur autre chose que la tragédie ?² »

La crise qu'est l'économie, « n'est pas une interruption temporaire qui vient troubler le fonctionnement "normal" du capitalisme. Elle constitue plutôt sa vérité », rappelle Anselm Jappe³. Mais cette crise double et occulte cette réalité qu'elle usurpe, soit l'usure et la transformation inévitable de toute chose c'est-à-dire : *crise de la représentation*. Cette force naturelle dont on parle peu et qui clandestinement poursuit la décomposition des valeurs dominantes en creusant un vide désastreux. Cette crise doublée de l'économie, sans autre transformation que celle négative des rapports sociaux et des conditions de la vie elle-même, égare tout sens logique et pervertit tout refus, les contradictions qui en naissent *semblent* ne plus pouvoir être démêlées les une des autres. Ce modèle de valeur imposé aux environs du 13^e siècle, prétendait déjà contraindre l'homme et la nature pour les dominer, avec le renforcement théologique et politique de l'Église et de l'État moderne centraliste et unificateur, le travail comme valeur et centre de l'activité humaine. Un seul modèle domina sur toutes autres formes de société, de pensée, de morale, et s'opposa à la représentation de l'individu naissant, avec l'apparition du sujet dans le roman, la poésie et l'histoire des Saints. Le monde se transformait, le droit oral coutumier faisait place au renouveau du droit romain, écrit. Entre 1130 et 1250, ou environ, que s'était-il donc passé, questionne Marc Bloch, « rien de moins que la transformation du droit à l'adoubement en un privilège héréditaire⁴. » La noblesse se transmet par le droit du sang et constitue ainsi une classe privilégiée. Marc Bloch indique aussi que cette époque « ne vit pas seulement se former les États. Elle vit aussi se confirmer ou se constituer (...) les patries⁵. » Transformation du droit, donc des mœurs et de la morale —le mariage contre l'amour courtois—, un grand besoin de sécurité et d'ordre tant politique qu'économique avec le renouvellement des villes et la constitution d'une puissante bourgeoisie. La démocratie cathare fut exterminée, le monde nomade en Europe et dans le monde, vers le 15^e siècle vit sa progressive puis rapide condamnation à disparaître par de violentes contraintes coercitives, nous y reviendrons plus loin. Ils n'ont pas seuls été condamnés, mais aussi la modernité et son mouvement arrêtés en plein vol, condamnés à l'inertie des choses désarrimées, tant la démocratie bourgeoise va à l'encontre de la singularité, s'éloigne de l'individu pour disparaître dans les masses et les choses.

La démocratie n'est pas née avec l'avènement de la bourgeoisie et du capitalisme. Elle contient une histoire ancienne et moderne, spontanée et sauvage, de désir et de conscience des dominés à accéder à leur tour à de véritables prises de décisions, une véritable conquête de la vie, du temps vécu. Lors de la Révolution de 1789, les hauts membres de la bourgeoisie ont tout fait pour restreindre ce désir de démocratie, qui *est un moyen, non pas le but, à l'accession de l'emploi du temps vécu*, y voyant une menace qui remettrait en cause leurs privilèges et pouvoirs héréditaires, et la remise en cause des rapports de classes établis par l'État. Cette réaction usurpa l'organisation des affaires humaines et la proclamation de droits naturels imprescriptibles de l'homme en matière de libertés individuelles, de conscience et d'expression, de presse, de circulation, qui furent la base de l'émancipation de l'homme. Base émancipatrice et universelle

² Michel Leiris, *Francis Bacon, face et profil*. Éditions Albin Michel. 2004.

³ Anselm Jappe. *Les aventures de la marchandise. Pour une nouvelle critique de la valeur*. Éditions Denoël.

⁴ Marc Bloch, *La société féodale*. Éditions Albin Michel.

⁵ Marc Bloch. *Ibid*.

qui n'a pas cessé d'être prise au mot durant tout le 19^e siècle et dans le monde au 20^e siècle, sous les poussées irrésistibles d'élargir ces *principes minimums* inaugurés en 1789, d'en conquérir de nouveaux dont ceux mêmes développés par Sade et abandonnés par les révolutionnaires de 1789. Aujourd'hui sous scellés, liberté-égalité-fraternité sont depuis, résultat de la confiscation, des concepts vides de sens qui ne représentent plus rien, comme démocratie, singularité, individu, communauté, sont d'autant d'appellations qui ne servent plus qu'à couvrir l'absence ou la falsification de ce qu'elles montrent.

L'œuvre singulière, individuelle et collective, n'en est pas moins poursuivie, même dans un monde qui, plus grotesque chaque jour, ferait presque envier du coup le jour passé, « dans la nature l'homme n'est-il point, par excellence, la grande variable ?⁶ », questionne Marc Bloch dans un moment où « la France vaincue, prostrée dans la défaite, dans l'Occupation et dans l'infamie vichyssoise⁷. » De la barbarie aussi. Nous en sommes toujours là, en perpétuelle et indépassable crise battue par le mouvement des machines et des technologies, qui se traduit en révoltes, autant vraies dans les événements d'Athènes de 2008, que dans l'insoumission de l'outre-mer français, en particulier la Guadeloupe, et l'été Iranien. Et où toute représentation politique apparaît partout pour ce qu'elle est, une fiction, comme l'est l'actualité et les informations en général qui renouvellent généreusement l'hallucination collective. Par contre, les conséquences sont bien matérielles et partout on s'en révolte, *malgré et avec et par* une dépolitisation profonde. La réalité qui s'en est matérialisée est absolument négative, le retour du « devenir image du capital » est une image de sa propre négation.

Cette crise devrait se traduire par une *prise de décision*.

Crise des valeurs, celles qui ont fondé cette société : politique, famille, mariage, travail, argent, esthétique etc., etc., mais avec ces nouveautés : ville, science, écologie et l'Internet qui n'a lui aussi sa problématique insoluble dans la modernité-machine où partage = surveillance, don = travail, vrai = faux, information = divertissement. « Ce mode de communication n'étant en fait qu'un instrument particulièrement adapté à une entreprise visant à la maîtrise rationnelle de ce qui en chacun de nous résiste encore à ce projet de domination totale. Non seulement parce que tout doit devenir matière à marchandise », dit Annie Le Brun⁸. Les nouveaux normatifs de la marchandisation sont à l'image terrible de la stérilisation du vivant, et donc du refus, qui dans l'espace-temps d'une saison médiatico-policière, tel un organisme génétiquement modifié se répand par contamination en organisme de désinformation. Et peu importe si l'on voit les ficelles et qui les tire, peu importe que le lien justice-police-affaire soit visible. Peu importe que l'on puisse se révolter dans l'instant où le désespoir, le mal de vivre, rencontrent *le mur du vide de sens de toutes révoltes*, et tout refus sans projet, sans lien. Le principal est d'y croire ou de ne rien dire des mécanismes où l'on change d'une heure à l'autre d'avis ou la version des faits, ou les faits eux-mêmes, le sens des mots, des idées et l'histoire. Georges Orwell dans *La ferme des animaux* l'énonce simplement : « quand se fut apaisée la terreur causée par les exécutions, certains animaux se rappelèrent (...) ce qu'enjoignait le Sixième Commandement : *Nul animal ne tuera un autre animal*. (...), on trouvait que les exécutions s'accordaient mal avec l'énoncé. Douce demanda (...) de lui lire le Sixième Commandement (...). Ça disait : *Nul animal ne tuera un autre animal sans raison valable*. Ces trois derniers mots, les animaux, pour une raison ou l'autre, ne se les rappelaient pas, mais ils virent bien que le sixième Commandement n'avait pas

⁶ Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*. Éditions Armand Colin.

⁷ Marc Bloch. Ibid, préface de Jacques Le Goff.

⁸ Annie Le Brun, *Du trop de réalité*. Folio essais. 2004.

été violé⁹. » Dans *Apologie pour l'histoire* Marc Bloch écrivait, peu de temps avant d'être fusillé le 16 juin 1944 : « parmi nos conseillers ou qui voudraient l'être, ont déjà répondu. (...) Les plus indulgents ont dit : l'histoire est sans profit comme sans solidité. D'autres dont la sévérité ne s'embarrasse pas de demi-mesures : elle est pernicieuse. "Le produit le plus dangereux que la chimie de l'intelligence ait élaboré"¹⁰. »

Une crise fit éclater Rome en de multiples et minuscules royaumes guerriers. Et celle qui au 18^e siècle révéla le vide du ciel et le pouvoir terrestre exsangue et la loi esthétique des Beaux-Arts qui devait bâillonner éternellement l'imaginaire. Finalement l'éternel s'avéra avoir une fin. Or, aujourd'hui il s'agit bien d'une telle crise où ont été détournés et le sens et la réalité en surinformant pour mieux séparer, être sans pouvoir et bloquer toute issue. Le ciel marchand est sans promesse, le répertoire esthétique de la servitude volontaire est un tas de ruines déguisées en constructions rationnelles, les forêts abattues sont autant d'idées gisantes comme des cadavres, de théories fracassées. Un désastre devant lequel notre époque *toute entière* reste désemparée. Contre-révolutionnaire, réactionnaire et conservateur, même ceux-là doivent se fondre dans les brumes afin que soit oublié qu'il y eut autre chose, autres aventures, des tentatives et des réussites d'émancipations et de belles folies. Et les Gitans, dont nous parlerons plus loin, leur passion violente et leur théâtralité dans leur cante noir¹¹, la beauté terrible du flamenco, la raison même de ce chant noir né, et ce n'est pas dû au hasard, au temps de Sade. Que l'homme fut passionné, parfois violemment, passion retournée par l'Église et les marchands pour en assujettir l'homme et ses mauvais penchants.

Variété, diversité, différence disparaissent dans le normatif d'un formidable modérateur et rationaliste monde, plus efficace que ses tendances totalitaires, mais qui ensemble mirent les passions à la torture tout au long de l'histoire des persécutions. Reste que, on cherche à brouiller les pistes. Lors de la Gay pride de Lyon, en juin 2009, une voiture de police, drapeaux arc-en-ciel et deux policiers en tenue défilaient aussi contre l'homophobie. Au village planétaire on ne dénonce plus les valeurs fondatrices, inséparables de cette violence, on intègre le sensible et le désespoir décapés par la chimie élaborée par l'« intelligence » artificielle, afin que s'oublie dans le consensus que « l'imaginaire a toujours partie liée avec le désespoir¹² ». Les chemins sont plus imprévisibles qu'on voudrait nous le faire croire, d'autant que le consensus partout ne tient que par la force des matraques et des fusils, ce qui veut dire qu'il y a plus vacuité que consensus.

Un enfant de trois ans est arrêté puis expulsé pour ne pas avoir de papiers. Un autre à dix ans arrêté avec son frère, qui n'avait pas plus de six ans, à la sortie de l'école pour avoir emprunté un vélo. Ainsi, déserteur et brigand dès la petite enfance. Contre ce « terrorisme » là, l'héroïque terreur. Dans un article du *Monde*, paru le 24 juin 2009, sur le projet de loi *sur les bandes*, on lit que « le fait de participer, en connaissance de cause, à un groupement, même formé de façon temporaire, qui poursuit le but, caractérisé par un ou plusieurs faits matériels, de commettre des violences volontaires ou des destructions ou dégradations de biens, est puni de trois ans d'emprisonnement et de 45 000 euros d'amende. » Désormais, écrit-on dans le même article, « on ne poursuit plus la culpabilité mais sur le seul critère de la dangerosité — l'internement de sûreté a été introduit en Allemagne par une loi de 1933 — ». Cette règle, ne prévoyant aucun antidote, gouverne en misant tout sur la prolifération de groupes et de sous-groupes de surveillants et des

⁹ Georges Orwell, *La ferme des animaux*. Editions Folio.

¹⁰ Marc Bloch. Ibid.

¹¹ Cante : version andalouse de *canto* (chant), utilisée comme synonyme de *chant flamenco*.

¹² Annie Le Brun, *Les châteaux de la subversion*. Editions Folio/essais. 1986.

techniques de surveillances, l'un palliant les défaillances de l'autre. La machine police est l'autre réalité du vaste dispositif au sein du nouveau réalisme, une farce fictionnelle (post-soviétique, post-maoïste et néo-libérale) dont le seul but est d'aller éternel, de se refléter sa victorieuse et unique présence, sans jamais trouver d'obstacle, ni aucune force contradictoire. Sans autre projet que sa propre continuation, quels qu'en soient les excès et les conséquences d'une modernité confisquée où la *farce* est devenue le maître incontesté du monde, qui n'a réussi qu'à en faire sa prison qu'il gère, justifie ou nie, de la même manière que son corps est sa prison.

La nouvelle star H1N1 de la grippe A est promulguée en France *secret défense* pour la rendre plus désirable, ce qui veut dire terrifiante et invérifiable, un divertissant film catastrophe. Au Havre après Nantes, on empile les containers les uns sur les autres. Ces boîtes métalliques peuvent en urgence accueillir les sans-abri et les étudiants. Ces containers trouvent peu à peu leur place dans les résidences hôtelières ou le logement collectif. Dans tous les cas on s'habille écologique, la der des ders des valeurs. Ce négatif retourné en camisole idéologique et manne financière est taxé, comme les jeux, le tabac, l'alcool et la pornographie, dans la démocratie en trompe l'œil qui a assujéti la singularité pour le consensuel « consommateur conscient » du parti Vert européen, tel un Cohn-Bendit ou un Bové. Où le Nouveau Parti Anticapitaliste apparaît presque moderne en dernier palier convenable à la société marchande. Le N.P.A. qui voudrait conquérir l'Etat, la production et l'argent, pour les administrer démocratiquement, « je ne suis pas celui de la politique du pire » déclara Besancenot à la radio. Un changement d'éclairage, celui-ci tamisé, car la canalisation de la révolte est un rapport mécanique envers l'Etat, auquel il est vrai, on ne demande plus de vivre, le sens s'est perdu, mais du « pouvoir d'achat », soit survivre sans aucun pouvoir ni aucune liberté individuelle.

Si ceux-là et les autres politiques érodés jusqu'à la moelle avaient encore une crédibilité, quand chaque élection démontre que personne n'y croit à ce raisonnable usé, envahi d'ondes radar, télévision, téléphone portable, micro-onde, d'appareils et d'instruments. Et même si l'homme se laisse aller à l'hallucination collective, et a couramment la faiblesse de croire que ce qu'il trouve est nouveau, que ce qu'il voit est vrai, authentique, opposé à faux, illusoire ou mensonger. Mais à tout instant la réalité cruelle rappelle qu'il n'y a rien de prometteur dans ce trop plein de *mensonger qui court après le mensonge*, et qu'un grandissant trouble fait apparaître de derrière le décor des ruines de toutes parts. Il n'y a d'ancrage ni dans les partis, ni dans les urnes, ni au bureau ou à l'usine, ni dans le monde qui s'est fait pour tâche d'être un pseudo monde sans lien entre les choses et les individus, ni entre les mots et les idées. Le délitement social ou la séparation comme moyen et fin de la communication. Ce constat qui apparaît absolument négatif n'empêche pas, comme la situation est mondialisée, les révoltes sur toute l'étendue de la planète, même si elles sont attachées aux structures du monde qui les fait naître. Reste que c'est un monde qui est en train d'échapper à lui-même, par sa propre inintelligibilité qu'illustre la dite affaire de Tarnac, qui a atteint un sommet pathologique de la bouffonnerie. Reste un immense vide où les questionnements ont commencé sur le décor de toutes ses ruines.

Cette peste de machine à fabriquer la victime, dont on ne peut penser ni agir hors des forces qui la forment et l'informent, et qui dans de telles conditions, démunie de tout, toute opposition n'est pas seulement impossible mais impensable, et le sensible mystifié est écrasé moins par la toute-puissance des technologies que par la collusion de la technique médiatico-gouvernementale. Une machine qui sépare, éloigne et prive de tout pouvoir de négation. Il s'agit bien de cela, le sensible, dont le crime contre lui a commencé il y a deux siècles. Cette censure criminelle a trouvé toute sa place et s'est développée par et dans le capitalisme. Malgré tout, le sensible et la révolte, ce courage, ne sont pas l'absent, c'est ce qui relie l'un l'autre. Et l'Etat, en

Iran ou ailleurs, ne l'ignore pas, et plus encore en période de crise. Aucune transformation sociale ne saurait surgir sans un puissant sentiment de révolte et d'injustice, ni aucune révolte sans le sensible, ce qu'illustrent les révoltes grecques de décembre 2008, et si la contestation iranienne a tant impressionné, elle aussi, c'est qu'elle a dépassé le mystificateur cadre électoral, pour s'élargir à l'existence infecte du pouvoir théocratique, à sa légitimité et ses fondements centraux qui gouvernent. Mais ce qui a été tu, est que durant tout le temps préélectoral et après, se multiplièrent les débats, des échanges d'idées dans la rue et par l'Internet. Car il faut taire, ici comme ailleurs que le refus pour prendre son élan s'incarne dans la forme élémentaire du dialogue permanent, qui constitue concrètement la matière même des liens, et est déjà du changement, qui comme la démocratie, n'est pas un but mais un moyen d'accès à *vivre*, d'en donner du sens, de la reconnaissance de l'autre.

Le négatif présent, multiple et non représenté, est au centre de ses propres rêves, une subjectivité sensible ancienne et nouvelle, il est ce contre qui, partout, s'applique systématiquement la répression qui tombe sur tout ce qui représente du négatif même fragile, de la petite enfance aux sans papiers et sans logis aux malades mentaux et sur tout ce qui semble ou qui fait lien, poésie, philosophie, histoire, amitié, communauté, etc.. Sur ceux qui expérimentent d'autres voies, d'autres pratiques détachées de toute servitude, d'Oaxaca aux jardins sauvages dans les rues d'Athènes (que la police chaque nuit tente de reprendre et de détruire). Cette réalité là, celle qui et parce qu'elle ne se représente pas aux yeux médiatico-politiques, la première des répressions est de lui donner une identité aussi fausse qu'absurde pour alimenter la machine contre le singulier.



Bellmer, maquette pour "les jeux de la poupée" 1938

Mais cette machine victime-bourreau est aussi relayée par chacun, tel un *reflex* automatique où la victime devient bourreau et le bourreau la victime. Une machine de perversion dans un monde privé de réalité ou qui refuse à ce point la réalité ou ce *trop de réalité* dont parle Annie Le Brun. Victime-bourreau dans l'homme qui forme tous les appuis à la machine contre l'individu, et pire un renoncement de soi, ce sacrifice de la vie édifié par les religions, relayé par les idéologies, car « c'est que, quand on a peur, on cesse de raisonner (...), quand la cervelle est troublée, on croit tout et n'examine rien. (...) L'homme a peur dans les ténèbres, tant au physique qu'au moral ; la peur devient habituelle en lui et se change en besoin : il croirait qu'il lui manque quelque chose s'il n'avait plus rien à espérer ou à craindre », dit Sade dans *Français, encore un effort si vous voulez être républicains*.

Cesser d'être victime, c'est cesser d'être bourreau. La plus puissante des révoltes, la seule réalité désespérante ranime le retour du sujet et de ses passions, rétablissant « dans un éclair que l'imaginaire a toujours partie liée avec le désespoir¹³ ». A la charnière des 18-19^e siècles, ceci fut vrai pour Sade et les Gitans, c'est encore vrai pour notre présent, chaque période de crise a ses secrètes bottes, multiples et singulières, « car imaginée ou réelle, la catastrophe possède la force prodigieuse de surgir comme l'objectivation de ce qui nous dépasse. C'est même de se déployer en arc-boutant entre le réel et l'imaginaire qu'elle continue de nous attirer comme une des plus belles échappées de l'esprit humain¹⁴. » En finir avec la globalisation de la peur, en finir avec la machine, ce rapport entretenu par tous, bourreau-victime, victime-bourreau, qui sépare et gouverne nos instincts, nos pensées et nos vies. Une machine qui gouverne notre imaginaire et qui fonde les misères et les servitudes d'une société et tous les despotismes inhérents à l'homme.

Le flamenco, cette poésie noire de la modernité sur un mode archaïque, est à l'opposé du divertissement, tout comme la modernité de Sade est à l'opposée de la pornographie ou de la littérature.

Ni l'espoir frivole d'un monde meilleur ni la crainte de plus grands maux, Sade.

Lyon, Juin-juillet 2009

¹³ Annie Le Brun, *Les châteaux de la subversion*. Ibid.

¹⁴ Annie Le Brun, *Perspective dépravée*. Éditions La lettre volée. 1991.

Les Gitans au temps de Sade

Le livre de l'invisible. A l'âge d'or opposant l'âge de la mort, la brume du mystère à la chair du soleil, le soupir glacé au chant du prisme. Mort partagée, mort, comme le pain, rompue. Paul Eluard¹⁵.

Tous les hommes tendent au despotisme ; c'est le premier désir que nous inspire la nature, bien éloignée de cette loi ridicule qu'on lui prête, dont l'esprit est de ne point faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'il nous fût fait... de peur des représailles, aurait-on dû ajouter. Écrivit Sade en 1797, dans *Histoire de Juliette*.



Le mystère Tsigane¹⁶ et leur histoire amputée de son « âge d'or », une zone d'ombre qui nourrit plus encore l'imaginaire. Les Tsiganes sont signalés vers le 10^e siècle. Avant, nous ne savons rien d'eux. Tous les dialectes tsiganes ont un fond sanskrit ce qui les ramène de l'Inde. Les causes de leur exode ou de leur fuite d'Inde restent inconnues : invasions de tribus guerrières, conquête de l'Islam ? Ce qui est su, et nous n'y reviendrons pas, est la partie émergée de leur histoire qui commence avec leur entrée en Occident, aux environs du 15^e siècle, leur contact désastreux avec le « monde moderne ». En somme la partie noire d'une histoire écrite dans un livre invisible où la mémoire de leur vie est dans leur chant noir archaïque. Chant noir, non qu'il n'y en ait pas d'autre, sera le seul regard que nous porterons avec le flamenco dont la forme est la plus archaïque, la mieux taillée du malheur, et parmi la plus moderne des poésies, chantée par ceux qui livrent le moins leurs secrets pour leur propre

survie. Sade naquit le 2 juin 1740 et mourut le 2 décembre 1814. Par son goût des masques, par l'absence de portrait, on ne connaît pas son véritable visage, il passa la moitié de sa vie emprisonné, ce qui alimente le feu qu'il alluma lui-même. Le flamenco apparut aux environs de la fin du 18^e siècle, mais il reste difficile, voir impossible de le dater avec précision. Le Gitan comme on le sait ne tient pas de journal, n'étant pas celui, l'homme, de l'écriture au sens où nous l'entendons en Occident. Il n'y a rien de commun entre Sade le libertin, et la dure loi gitane. Mais

¹⁵ Préface. Horace Walpole, *Le Château d'Otrante*. Éditions José Corti, collection romantique n°4. 1995.

¹⁶ Nous employons le terme de Tsigane pour désigner l'ensemble de ce peuple, qui lui se désigne par Rom (homme), et Gitan pour désigner ceux d'Espagne.

qu'est-ce qui les unit tout en les différenciant : l'époque, leur singularité, l'affrontement au monde d'alors, la modernité poétique de l'un et de l'autre ? Le sensible et l'intelligence, leur lucidité sur l'homme et le monde, sur le devenir du monde ; leur poésie noire sur la vie, l'amour, la mort. La censure de leur vie, de leur œuvre, les calomnies et les mensonges, les dures prisons. Des poètes maudits, leur autre emploi de la vie et du temps. Goût du voyage et de la théâtralisation, de la sensualité, l'érotisme exprimé dans le chant et la danse dans l'œuvre et la vie des Gitans et de Sade.

Sade, ce monstre de cruauté qui durant la Terreur s'éleva contre la peine de mort, sera remis aux geôles de la révolution par la Révolution, lui qui avec passion l'avait servie, il dit au sujet du roman, comme nous pourrions le dire du cante gitan, que « la connaissance la plus essentielle qu'exige [le roman] est bien certainement celle du cœur de l'homme. Or, cette connaissance importante (...) on ne l'acquiert que par des malheurs et par des voyages ; il faut avoir vu des hommes de toutes les nations pour les bien connaître ; il faut avoir été leur victime pour savoir les apprécier ; la main de l'infortune, en exaltant le caractère de celui qu'elle écrase, le met à la juste distance où il faut qu'il soit pour étudier les hommes ; il les voit de là comme le passager aperçoit les flots en fureur se briser contre l'écueil sur lequel l'a jeté la tempête¹⁷. »



Dames qui consultent une gitane de Sacro Monte. Gravure de Gustave Doré

¹⁷ Sade, *Les crimes de l'amour*. Chapitre : *Idee sur les romans*. Éditions 10/18. 1971.

4 Mouvement et contre mouvement des passions

Les coursiers et la nuit, et les déserts semés d'embûches me connaissent, la guerre et les coups, le papier, la plume... Al-Moutanabbi. Poète Iraquien, 915-965.

Deux temps incarnent particulièrement l'aventure et le changement, que l'archaïque chant, ou poésie, universel, populaire, illustre. Autant de passions dans ces deux périodes traversées par des crises, entre le 9^e et 13^e siècles et au du 18^e siècle. La puissance poétique des nombreux et si différents acteurs qui témoignèrent par leur singularité, contaminèrent un temps le monde politique et économique, la loi et les mœurs. Chevaliers poètes d'Orient et ceux d'Occident, troubadours, cathares et leur démocratie, un monde en mouvement, bien avant l'arrivée des Tsiganes en Europe. Généralement éloignés des prédominances du catholicisme et de l'État, ils procèdent tous d'une conception singulière du monde, d'une démarche intellectuelle et spirituelle totalement opposée à celle de Rome et de l'État moderne naissant. Une dispersion aussi qu'incarna le Moyen Âge féodal contre l'écrasant UN du pouvoir centralisateur, soit par la guerre des chevaliers, la poésie arabe ou troubadour, soit par le voyage des Tsiganes. Et bien plus tard, au 18^e siècle, les Lumières et les bouleversements sociaux, la conscience historique, le phénomène du roman noir, Sade, son œuvre et les Gitans par le phénomène du flamenco. Cet aperçu sur la question des passions qui semble aujourd'hui un rendez-vous absent, comme emmurée dans une moderne Bastille surveillée par une étrange démocratie où *le mensonge a plus de crédit que la vérité* dit un proverbe gitan. Un parcours rapide sur trois périodes de l'histoire qui s'étendent du 9^e siècle à nos jours. Trois crises majeures où s'exprima une liberté de la poésie universelle et singulière dans la vie, l'amour, la mort. Les passions ou question sur la séparation, mais aussi ses contre-réformes.

Représentations singulières aux 9-14^e siècles, chevalerie, troubadour, cathares, une démocratie qui ne supprime pas la singularité. Représentation démocratique aux 18-19^e siècles, conflits entre singularité et démocratie. Représentation révolutionnaire, sociale et artistique au 20^e siècle, avant-garde et individu : rapprochement entre singularité et démocratie. A l'orée du 21^e siècle, crise de la représentation sans précédent —où même la guerre est des plus étrangement faite—. Crise de l'environnement, crise de la démocratie et de la singularité, crise intellectuelle et artistique. Le temps de la passivité unifié mondialement, en un même jour, même lieu, même décor, où les passions ont investi la matière des choses et les techno-sciences. Comme si la *lumière avait conquis les moindres plis et replis de l'âme humaine*, et les moindres plis et replis des villes et du ciel noir ont été conquis par les rationnels satellites des télécoms. Un temps où se révèle que tout est faux et recouvre tout ce qui ne doit pas être su ni être vu, ni être entendu, le sensible sacrifié d'un temps taillé pour le malheur.

Il ne s'agit pas ici de rétablir des formes de sociétés qui ne sont plus, mais de poser des questions de notre temps pour notre temps, sur le singulier, et la démocratie qui ne tue pas le singulier, ni donc le mouvement des passions dans *une démocratie qui n'est pas un but, mais un moyen d'émancipation de l'homme*, du plus ancien et du plus moderne désir « pour éclaircir une nuit dont nous ne sommes pas encore sortis. Nuit sensible, nuit mentale mais aussi nuit morale. Qu'on ne s'y trompe pas, le noir est aujourd'hui encore une couleur neuve. » Annie Le Brun¹⁸.

¹⁸ Annie Le Brun, *Les châteaux de la subversion*. Editions Folio/essais. 1986.

5 Dispersion, obstacle. Ou la guerre contre l'uniformisation à l'approche des temps modernes

La loi du désir contradictoire dans la vie, l'amour, la mort

“Faut rester en mouvement, rester en mouvement, il pleut des idées noires comme des grêlons”, gémissait le chanteur Robert Johnson lors de son errance dans le delta du Mississippi particulièrement inhospitalier. Garth Cartwright¹⁹.

« La guerre est à la fois la cause et le moyen d'un effet et d'une fin recherchés, le morcellement de la société primitive. En son être, la société primitive *veut* la dispersion », rapporte Pierre Clastres dans *Archéologie de la violence*. Il poursuit : « les Sauvages savaient bien que toute altération de leur vie sociale, de la Loi ancestrale —que nul ne peut transgresser ni violer— ce serait altérer, changer le corps social. Toute innovation sociale ne peut se traduire pour eux que par la perte de la liberté. (...) La société primitive est une multiplicité de communautés indivisées qui obéissent toutes à une même logique du centrifuge, et la guerre garantit la permanence de cette logique. (...) la société primitive proclame que la machine de dispersion fonctionne contre la machine d'unification elle nous dit que *la guerre est contre l'État*²⁰. » Société guerrière que l'on retrouve au Moyen Âge, pour défendre et maintenir ses valeurs où la chasse, les razzias ne sont pas uniquement pour les besoins de la subsistance, mais pour le jeu, le don où on ne pensait pas à l'épargne, mais à vivre immédiatement.

Ce qui est tout autant vrai pour les Tsiganes, la guerre mais par d'autres moyens que militaires. Leur guerre, une logique contre le *tous-pareil*, est maintenue par des barrières infranchissables, dont la *dispersion*. Et la langue, l'argot des classes dangereuses. « Au 15^e siècle, l'arrivée des Gitans en Europe et en France correspond à l'émergence d'un argot des malfaiteurs. (...) Pour les hors-la-loi, l'argot est une barrière guerrière, un langage travesti, compris par eux mais qui doit rester totalement inintelligible pour la police et les victimes potentielles. Ce langage a abondamment puisé dans la langue parlée des Gitans, qui étaient l'“élément étranger” par excellence et pour qui les mots ont toujours été une arme défensive²¹ ». La dispersion de la communauté en sous-tribus, aux nombreux pseudonymes, est un autre obstacle défensif à la force unificatrice et donc répressive de l'État centraliste —une nation, une langue, une culture etc—. Elle s'oppose à l'extériorité de la loi unificatrice pour demeurer sous le signe et l'union de sa propre loi, et refuse toute logique ou mécanisme qui la conduirait à disparaître, sa mort, que l'État concrétise par la sédentarisation. Chevaliers et troubadours errants n'avaient de loi que celle de leur Dame ou de leur Seigneur, la division féodale, par la guerre et le voyage, s'opposait à l'État, au centralisme. « Le rêve de noblesse, de courage et de fidélité ne disposait pas seulement du tournoi comme moyen d'expression ; il en avait un autre, tout aussi important : les ordres de chevalerie. Ceux-ci, comme les tournois et les adoubements, plongent leurs racines dans les rites sacrés d'époques lointaines. (...) Le tournoi est également très ancien et possédait autrefois une signification sacrée. L'ordre de chevalerie ne peut être séparé des “confréries” chez les peuples sauvages²². »

Et le nomade lui en prince de la dispersion erre pour n'être soumis par aucune autre loi que celle de se maintenir uni avec sa reine sa communauté. Ce qui pourrait passer pour un

¹⁹ Garth Cartwright, *Princes parmi les hommes*, éditions Buchet Chastel. 2007. Page 108.

²⁰ Pierre Clastres, *Archéologie de la violence*. Éditions de l'aube. 1996.

²¹ Question à Alice Becker-Ho par Alexie Lorca, dans *Lire* de mars 2002.

²² Johan Huizinga, *L'automne du Moyen Âge*. Petite Bibliothèque Payot. 1993.

paradoxe : la dispersion, une pratique minoritaire, mais multiple, pour se maintenir *pur* dont l'enjeu est, tout comme celui de la chevalerie, politique.

6 Les âmes du purgatoire

Où la danse, le chant servaient de façon non séparée d'autres motifs, conjurer la violence même celle politique afin de sauvegarder la loi-communauté. Danse, chant, mythe, art ou théorie, poésie, autant de dispositifs qui renforcent les liens sociaux, renforcent l'indivision. Maintenant que ces dispositifs sont au pas des idéologies, et de la marchandise, l'imaginaire immunisé de la contradiction, les névrotiques terreurs font la une, même si, musique et chanson libèrent ou apaisent une vie ennuyeuse voire désastreuse. Rationalité certes, mais sublimation du pouvoir de donner la mort, de ce pouvoir de domination sur l'autre, le plus grand des plaisirs de tout pouvoir. C'est si simple.

« Tous les hommes tendent au despotisme. » Sade, *Histoire de Juliette*.

Mais là où la loi est corrompue, l'ordre, les liens sociaux, les passions le sont aussi, et cette contradiction désir-violence n'y échappe pas. Il serait mensonger de limiter aux totalitarismes, d'affirmer que hors d'eux, chacune et chacun en seraient libérés. Sade, encore,



Wu Yunhua, *From the tiger's mouth*, 1971

dans *Philosophie dans le boudoir* : « il n'est point d'homme qui ne veuille être despote quand il bande ». La loi du désir contradictoire libère l'imaginaire, lorsque désir et violence ne sont pas ligotés voir niés. Cette contradiction qui est tue pour mieux la nier, ne pas y répondre, cette passion incisée dans la profondeur de l'âme humaine, ce rapport désir-pouvoir, désir-mort, cette dimension criminelle de l'homme, où corps et âme ligotés n'ont d'issue que celle d'une violence incontrôlable, dimension que Sade souleva dans son œuvre et sa chair. La violence érotisée par le chant, et la danse, que les nomades, aux limites de leur loi-communauté, domptaient dans une mise en scène du sensible qu'ils entendaient ne pas nier. Une politique d'accès à l'excessif des passions, répond aux questions de la contradiction inscrite dans l'homme. Ironie cruelle et élégante de ces voyageurs de l'âme, tant de questionnement sur l'amour, la vie, la mort. D'ailleurs, sont-ils vraiment ces voyageurs dont on n'aime voir que le charme vrai de cette liberté paresseuse ?

Aujourd'hui, la violence intrinsèque à l'homme s'est retournée politiquement, économiquement et socialement contre lui. Elle a fait sa place dans la communauté et dans le tsigane comme partout ailleurs.

Ne fut pas plus admis aux cathares leur hérésie démocratique, qu'aux troubadours l'amour libre. Ce subversif des uns et des autres fut condamné par l'Église qui, bâtie sur le retournement, en a cuirassé le corps. L'amour, la vie, la mort passent par héritage au mariage, verrouillant les questionnantes passions, qu'elles soient profanes ou bien sacrées. Enlever le mystère en toute chose, c'est du même coup l'arrêt du mouvement de toutes choses, pour asseoir le pouvoir et la fascination de la mort, en sculpter l'âme séparée du corps désérotisé. 2000 ans d'exemples d'amour pour son bourreau, de retournement de la passion en bonheur ennui. Du malheur.

Quant au troubadour, l'amour courtois où le malheur entre dans le jeu érotique est supérieur, plus désirable que le bonheur de la vie normalisée, mais où « la décision des cours d'amour de la Gascogne est bien connue : félon sera celui qui révèle les secrets de l'amour courtois²³. (...) : La quête de l'aimée. —le désir pour une Dame jamais vue, qu'on ne connaît pas encore. —le doute sur la véritable identité ou essence de la Dame : “Est-elle Dieu ou créature humaine, femme ou homme, savoir secret ou puissance magique ?” —aimer le mal d'amour, “le doux mal qui m'agrée”. —les ruses de la Dame pour retarder le Prix et contrarier la satisfaction amoureuse. —la nostalgie essentielle de toute passion qui s'adresse à l'absolu, l'infini. Et même, dit Rougemont, les “mots crus” ne manquent pas, (...) “prouvaient la réalité” de la Dame²⁴ », que témoigne cet exemple du 10^e siècle du poète-truand Abou'l Qasim Al-Tamimi : « Vois cet enfant de la gazelle —dont le fondement laisse choir —un crottin en forme de prunes —dont je me ferais un collier ! —Q'un visiteur vienne frapper —au trou charmant, et le voici —soudain ouvert, soudain offert —à la charge de mon désir !²⁵ »

Et si l'amour malheureux est propice aux passions, celles mêmes du corps, l'idée du bonheur est une idée neuve au siècle des Lumières qui tentera d'en expulser la théologie, et qui verra renouveler *l'amour malheur* des Romantiques, une dialectique qui reste permanence Tsigane.

Croisement et rencontre d'un temps où chacun emprunte à chacun. Un rapt où l'œuvre toujours mouvante est prête à rebondir mais jamais édifiée en patrimoine Tsigane. Sa loi tsigane lie, chante la dispersion, l'absence ou la perte d'un proche, chante la division, la haine, les obstacles de la vie et ses synonymes le voyage, l'amour, le temps. Chante la contradiction, l'autre et non par racisme, ce dérèglement moderne. Chante l'inacceptable, la révolte, surexpose la séparation enfer-ciel, un fond sonore universel et singulier sur les mystères de la vie, l'amour, la mort. Mihály Váradi²⁶, « Depuis des nuits je ne dors pas —Je retourne mes pensées —Je ne fais que penser à elle —Je ne sais quoi faire ».

Ce fond sonore Tsigane, nous n'en savons que ce qui a été transporté par la voix ou écrit par d'autres bien plus tard. On ne peut douter, sans spéculer, que cet art de la poésie chantée transmet les questions anciennes sur la séparation, une porte que ces nomades et bien d'autres ouvrirent : « Tous les hommes en naissant —ont au front une inscription, —écrite en lettres de

²³ Denis de Rougemont, *L'amour et l'occident*. 10/18.

²⁴ Denis de Rougemont, *ibid.* Citation : *Le troubadour mystique*, Henri Suso.

²⁵ Poésie de Abou'l Qasim Al-Tamimi : *Porte étroite. La poésie arabe*. Page 242, de : *La poésie arabe*. Anthologie traduite et présentée par René R. Khawam. Phébus. 1997.

²⁶ Patrick Williams, *Les Tsiganes de Hongrie et leurs musiques*. Cité de la musique/Actes Sud. 1996.

feu, —qui dit : “Condamné à mort”²⁷. ». Cette curieuse équipée, la théâtralisation de ce qui ne peut être refoulé, la séparation bien-mal, diable-dieu, vie-mort, désir-violence, c’est par l’onde que ces « chamans » témoignent, et encore aujourd’hui, Mihály Váradi²⁸ : « Oh mama ! Oh mama —Pourquoi cette vie, pourquoi ma vie ? —Dans ce monde, ce monde si grand ? » Evocation du conflit, la paradoxale dispersion contre le UN, qui éloigne chaque jour un peu plus du *pays où on n’arrive jamais*, de Dhôtel, cette mort qui sépare l’amant de l’aimée. Prétexte poétique ? Oui, mais irréfutable témoignage des contradictions vivantes qui traversent les poètes de part en part, témoignage que l’homme moderne refuse ou contourne la dualité du désir dans lui et ravale l’une des parties de lui-même, l’obscur, le diable ou le mal, son imaginaire. Refuse l’unité de l’être et de sa communauté. Cette lutte qui court depuis la nuit des temps, *ce flux et reflux liquide du temps* qui tour à tour fait rêver ou se perdre : « Que grande est ma peine ! —Je suis tombé dans un puits —et ne trouve la sortie²⁹. »

On dit que les Tsiganes, Gitans, Rom etc., comme on voudra, n’auraient de mémoire de leur histoire que celle n’allant pas au-delà de la troisième voir la quatrième génération. Mais leur chant est une bibliothèque sans livres, la mémoire de plusieurs millénaires de culture universelle et singulière, ce que l’Église, l’État et les idéologies dès le 18^e siècle s’acharneront à effacer, cette forme d’être bonheur-malheur qui ne sacrifie pas le singulier et la loi vitale de la tribu où être homme c’est être libre.

Le chant de la dispersion, une *constellation de figures singulières*. Mais quelle serait la cause de la fuite des Tsiganes de l’Inde, cette condamnation au voyage perpétuel, la séparation ? La réponse se trouve dans leur chant et elle n’est pas à l’extérieur, elle est puissance intérieure Tsigane, celle d’Être indépendamment du monde et des modes traversés. Être, le chanter pour le rester. « Il n’y a pas de héros légendaires chez les Tsiganes, pas d’histoire concernant l’origine, pas de justification de la vie errante. » Jan Yoors, Gypsies.

7 Constellation de figures singulières

Une révolution qui ne se savait pas l’être

« La singularité est dangereuse en tout », Fénelon.

L’« idée de mort-par-amour est l’un des traits qui nous paraît constituer la commune substance de l’amour arabe et de l’amour provençal³⁰. » Confluence, influence arabes, juifs, troubadours, évidence du temps des Héros où les frontières étaient perméables à l’universel fond sonore que décrit Guy Lévis Mano : coplas « aux motifs perpétuels, communs et limités : la femme et l’homme, l’amour, la haine, la pauvreté, la peine, la mort³¹ ». L’obstacle dans l’amour à l’épreuve constante qui maintient la passion sur le feu, un jeu à l’épreuve du temps. Ou ce

²⁷ Guy Lévis Mano, *Coplas, poèmes de l’amour andalou*. Allia. 1993. Page 63. Ces coplas ne sont pas toujours gitanes, elles sont parfois citées pour leur universalité. *Copla*, couplet en espagnol, vers. Les coplas sont presque toujours anonymes.

²⁸ Patrick Williams, *ibid*.

²⁹ Guy Lévis Mano, *ibid*.

³⁰ René Nelli sur *l’Erotique des troubadours*, cité par Denis de Rougemont dans, *L’amour et l’occident*.

³¹ Guy Lévis Mano, *ibid*.

malheur-bonheur, souffrance, spleen défie l'humanité à la recherche de *ce qu'est la vraie vie*, y accéder. Mais Rougement dit que « cette vraie vie n'existe pas, c'est la vie impossible. Ce ciel aux nuées exaltées, crépuscule empourpré d'héroïsme, n'annoncent pas le Jour, mais la Nuit !³² » Tragédie, Rimbaud : *la vraie vie est absente*, une autre situation, mais une même perspective, ce que les mots du Jour ne peuvent dire, le chant noir tsigane, le troubadour et les poètes le peuvent, *leurs mots sont la Nuit dans la nuit pour jeter un peu de lumière*. L'autre mystère de ces groupes venus de l'Inde à la recherche, sans jamais trouver la mythique vraie vie, pour eux ou pour l'errance troubadour et des poètes d'alors, où Être est le sens de la vie choisie, qui prend ainsi son sens vrai dans le voyage qui ne peut finir, une conscience bien avant celle de l'histoire. Que les Tsiganes sont ceux qui ont le mieux et le plus longtemps réussi à protéger l'être, comme ce dicton gitan, *ne saute pas de ton ombre* rester soi, c'est-à-dire Rom, homme et sa communauté (par opposition aux étrangers)³³.

Le chant tsigane alterne sans rupture de la joie à la tristesse, etc. Cycle de l'amour, cycle de la vie, cycle du temps. La musique tsigane, nous dit Patrick Williams, « celle qui est préservée du regard extérieur est vocale, c'est le chant qu'aucun instrument n'accompagne. Pour parler de leurs chants, les Rom, qu'ils soient (...) de partout, disent "*chanson*". (...) Et pour "*chanter*" (...) ils disent tout aussi bien "*parler*" : "je vais vous dire une chanson" — "tu as bien parlé", et la chanson devient "*parole*", et même "*parole vraie*"³⁴. » Parler vrai, c'est parler Rom, sans rupture de la vie quotidienne aux énigmatiques passions, mais où la mort est la plus forte des passions, elle tue la vie, tue l'amour, elle donne un sens profond de révolte où amour égale mort, triomphe la séparation. Le chant théâtralisé, comme action universelle, retarde la crise ou donne un nouvel élan à la passion. Ainsi, René R. Khawam dans sa préface à *La poésie arabe* : « Il est en effet des poèmes de cette sorte qui transportent l'esprit loin au-delà de l'horizon des mots, qui sont même les plus belles invites que nous sachions à l'envol, au dépassement de soi, à la partance (dans le mot *qasîda* se retrouve la racine d'un verbe qui signifie "tendre à", "se diriger vers"). Dans tous les cas, il s'agit de s'arracher à la tyrannie des apparences, à la médiocrité d'une vie engluée dans l'illusion ou dans l'habitude. Le poète commence par évoquer le souvenir de la demeure fragile où logeait hier encore le désir : la bien-aimée partie, il ne reste sur le sable que de piètres vestiges³⁵. » La vraie vie est absente, une ruine, la séparation ou le non pouvoir sur l'objet, l'aimée, la poésie telle l'histoire se ressaisit du temps contre l'oubli.

Une révolution qui ne se savait pas l'être, dans la mesure où elle était sans cette conscience de transformer le monde et les mœurs de sociétés qui n'avaient pas quitté un monde où vivait encore un paganisme naturel ou hérité, mais où les épiques comme des idées nouvelles et des philosophies sur l'Être, le monde visible et invisible, d'esthétique et de sciences, qui ne venaient pas de la Grèce antique mais d'Orient, s'échangeaient librement. Et, dans cette période de troubles et d'agressions guerrières, un corps social où se mélange mythe et réalité est travaillé de l'intérieur par de violentes agitations contestataires. Un désordre qui ne pouvait que déplaire à une Église conquérante, à l'État moderne naissant favorisé par l'émergence d'une puissante

³² Rougement, *ibid.*

³³ Dans *La découverte de l'ombre*, de Roberto Casati, aux éditions Albin Michel, 2002, page 129, nous découvrons cette curiosité : « les indiens ont imaginé une horloge rudimentaire (...) que l'usage d'un homme comme style d'une horloge solaire était très répandu (au point d'être attesté dans la langue ; d'après E. S. Kennedy, le commentateur moderne d'al-Bîrûnî, "la plus vieille expression sanskrite pour désigner l'ombre d'un gnomon était *paurusî châyâ*, soit *homme-ombre* ; cette expression est demeurée en usage en Inde jusqu'au IV^e siècle)". »

³⁴ Patrick Williams, *Les Tsiganes de Hongrie et leurs musiques*.

³⁵ René R. Khawam *La poésie arabe*. *Ibid.*

bourgeoisie. Une lutte entre nature et économie, et, où « les causes de la curieuse contradiction qui apparaît au 12^e siècle entre doctrines et les mœurs, l'amour-passion est apparu en Occident comme l'un des contrecoups du christianisme³⁶. » Plaisir parfait, la *fin'amors* du troubadour, modifiait la perception du temps, dans le désordre et les contradictions du Moyen Âge où ne pas aimer comme le commun, c'est se sentir autre.

« Moi qui vous parle, j'ai bandé à voler, à assassiner, à incendier, et je suis parfaitement sûr que ce n'est pas l'objet du libertinage qui nous anime, mais l'idée du mal ; qu'en conséquence, c'est pour le mal seul qu'on bande et non pas pour l'objet », Sade, *Les cent vingt journées de Sodome*.

Ainsi, du plus profond chant jaillissent les paroles de la passion active de la Nuit qui dicte ses décisions fatales, la chaîne de l'imagination dans l'amour, la chaîne du mal dans le désir, la chaîne de la mort dans l'amour, le pouvoir, le conflit, « Ma flamenca —Ma chaîne à moi », chante Manu Chao. En écho répété qui contribue à donner à la poésie noire un caractère incantatoire en accord à l'antique magie de ses commencements, magie à laquelle le flamenco est resté fidèle et sensible encore aujourd'hui, sur les questions de la séparation dans l'amour, la vie, la mort, dont même la chaîne est fragile pour lien éternel. Une loi immuable pour que la communauté reste unie. Mais la *Danse Macabre*³⁷ composée de 23 couples formés d'une Mort et d'un Vivant, rappelle que Pape, Empereur, Roi, Evêque, Chevalier, Bourgeois, Dame de cour, Ménestrel, Laboureur, Enfant, Pèlerin, Amant, Aimée et tzigane, nous sommes tous égaux devant la Mort. L'ultime passion qui a tous les pouvoirs et avec qui l'on est enchaîné à vie, à sa Danse comme à sa Dame.

Les Tsiganes empruntent non pour imiter la poésie, cette *négation supérieure*, mais pour la conformer à leurs propres goûts, conduite et mœurs, construisant ainsi en *permanence une poésie en ruine perpétuelle*. Se purifier des charmes du pouvoir, celui-là même de la mort, de la part maudite de la réalité humaine de ses pensées, —que le roman noir, qui fascine magnifiquement Annie Le Brun dans *Les châteaux de la subversion*, et Sade poursuivirent pour la réalisation de l'individu libéré du crime.— Crimes d'amour, crime du code d'honneur, sang, haine, division. Circonstance périlleuse mais affirmation de la vie et de l'amour : « Ne t'insurge pas, ma belle, —Si les tiens me tuent —J'avais fais le serment —De te payer de ma mort³⁸. » Et en Andalousie, Ibn Qozmân : « O joie et vie de l'amoureux O cause de sa mort et de son existence ! Dès qu'il vit tes yeux il fut tué par eux, et le meurtre par les yeux ne comporte pas de rançon³⁹. » Une communauté et ses sous-tribus, qui jetées sur les routes par l'imaginaire qui les traversa comme un malheur, emportant avec eux un fond d'histoire, la plus primitive de l'humanité et la leur propre. Leur chant évoque la dispersion qui se joue de l'unification. Cette communauté qui rencontra cette étrange séparation *Être* ou *Avoir*, qu'elle détenait liés —la modernité répondra par Être et Avoir. En finalité, il en sera tout autrement. Passion et vertu, un code d'honneur dont la gageure est *ma flamenca, ma chaîne à moi*, l'Être et l'Avoir, l'aimée

³⁶ D. de Rougemont, *L'amour et l'occident*.

³⁷ Fresque peinte dans l'Abbaye St Robert de La Chaise Dieu, vers 1470-80.

³⁸ Tiré de *Paroles de Gitans*, textes présentés et recueillis par Alice Becker-Ho. Éditions Albin Michel. 2000. Page 27. Nous avons choisi, parmi d'autres, cette traduction qui est plus « gitane ». Il s'agit là d'une tonà, l'une des formes les plus anciennes (archaïque) du répertoire flamenco. Elle fait partie du genre dit « a palo seco », c'est-à-dire sans accompagnement de la guitare.

³⁹ Ibn Qozmân, 1095-1159, extraite de *L'éloge et la plainte. Trésor de la poésie universelle*.

couronnée que chante Károly Rostás : « J'ai acheté pour ma femme —Un beau foulard rouge — Pour qu'elle ne ressemble pas à la nuit —Mais qu'elle ait l'air d'une reine !⁴⁰ » Et l'anonyme roman de *Flamenca*⁴¹, écrit vers 1240-50 : « Un fou jaloux emprisonne et cache —la plus belle dame du monde, —et la mieux faite pour l'amour. » Une *constellation de figures singulières* de la vie possible et contradictoire en *bastardie*, ces 11^e, 12^e et 13^e siècles se tiennent à la croisée d'idées anciennes et nouvelles de la représentation du temps, de l'univers visible et invisible, intérieur et extérieur de l'homme, que la poésie et le roman brassent, et avec qui, l'écrit n'est plus l'unique pensée et mémoire de l'État.

Une révolution culturelle qui bouleversa un temps l'amour, la vie, la mort, le sacré. Le temps des Héros et celui nomade qui refusaient les frontières dans l'être comme sur terre, mais où seuls ceux, seigneurs, chevaliers, troubadours et nomades, *qui ne travaillent pas vivent*. Une révolution qui ne se savait pas l'être, sans unité, mais marquée par autant de singularités et de contradictions que de possibles. Le Moyen Âge était déjà miné par l'histoire avec les luttes entre l'Église, les pouvoirs étatiques, la bourgeoisie, les cathares et les révoltes insurrectionnelles des paysans millénaristes. Mais ce temps, comme on le dit aujourd'hui de l'histoire, est mis hors-la-loi. Le monde changeait de base.



⁴⁰ Patrick Williams, *Les Tsiganes de Hongrie et leurs musiques*.

⁴¹ *Flamenca* (sans aucun rapport avec le flamenco) : *Les Troubadours, l'œuvre épique*. Bibliothèque européenne. Desclée de Brouwer. 2000.

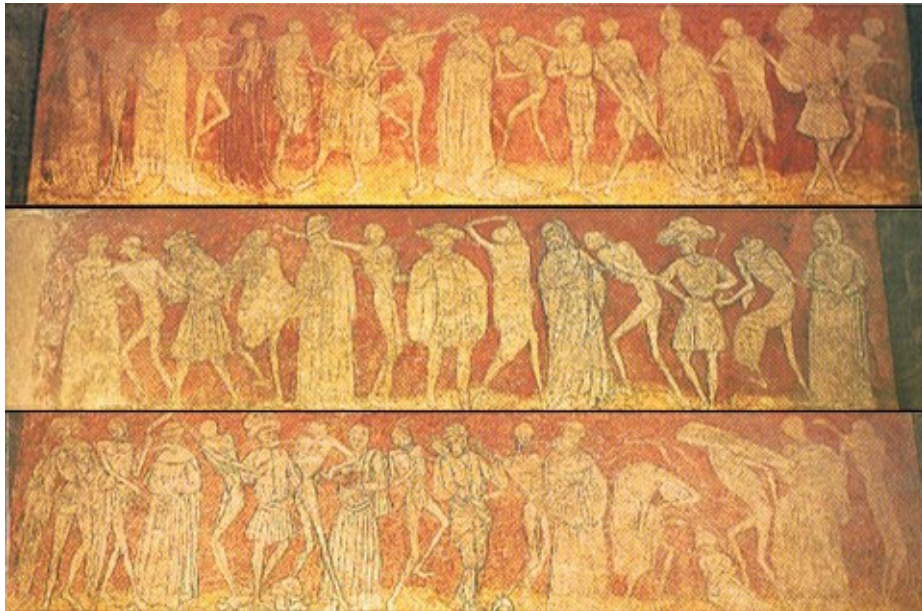
8 Dernière visite de l'abîme avant fermeture définitive

L'homme sacrifié, temps des Héros et temps gitan hors-la-loi.

Le temps, ce petit enfant qui serre dans la main un miroir de cendre. Karoly Bari.

Que la terre s'ouvre —Je ne veux plus vivre —Si c'est pour vivre ainsi —Je préfère mourir⁴².

On déclame contre les passions sans songer que c'est à leur flambeau que la philosophie allume le sien. Sade, *Histoire de Juliette*.



La danse macabre

« Dans les divers pays de l'Empire byzantin, les Tsiganes (...) se trouvaient en rapports constants avec les habitants et avec les voyageurs. Ils apprenaient à parler d'autres langues. Ils empruntaient aux chrétiens au moins une partie de leurs croyances et de leurs rites (...) ils rencontraient aussi des pèlerins, auxquels tout le monde faisait bon accueil », note François de Vaux de Foletier⁴³. « Car en ces temps, le pèlerin rapportait d'Orient un prestige qui, le plaçant au rang d'hôte sacré, lui ouvrait toutes les portes aussi bien des évêchés que des châteaux féodaux. Les Gitans usèrent en maîtres de cette position⁴⁴. » Le gain est légitime à une condition toutefois, qu'il soit promptement et libéralement dépensé. Rapine et générosité luxueuse du don, ici aussi la nature du point d'honneur marque la ligne de démarcation entre société naturelle et féodale, et celle bourgeoise qui entre dans l'histoire. Les mots *noble* et *libre* s'égalent, et on imagine que les premiers groupes Tsiganes arrivés en Europe au 15^e siècle, ces Princes, dont le mot est d'origine

⁴² Musique et chant de Paco El Lobo, texte traditionnel (cabal). CD, *Aficion*. Musique du monde, 2001. Cabal : siguiriya en tons majeur. Cette version est attribuée à Silverio Franconetti, cantaor et créateur des premiers cafés cantantes flamencos vers le milieu du 19^e siècle.

⁴³ François de Vaux de Foletier, *Les Tsiganes dans l'Ancienne France*. Société d'édition géographique et touristique. 1961.

⁴⁴ Alice Becker-Ho, *Du jargon héritier en bastardie*. NRF, Gallimard. 2002.

romani, furent accueillis, mais pas longtemps, en tant que tels. Une vie libre comme un passage sans retour, mais où l'or de la *vraie vie*, comme les éléments de l'univers s'éloignent les uns des autres, chaque jour plus vite plus loin de leur origine. Quête du bonheur et mélancolie, la *vraie vie est absente*, tel le pèlerin pour qui le sens de la vie est ailleurs, et qu'une fois l'aventure de la vie vraie Gitane arrêtée au porte de la modernité, le Gitan gardera du pèlerinage un peu du plaisir de la liberté hors-la-loi, la haute raison où tout en ce monde, même la beauté est promise à la mort.

Les premiers groupes Tsiganes furent signalés en 1419, en France dans la petite ville de Châtillon-en-Dombes. En 1421, c'est au tour des gens du Nord de contempler ces représentants d'un monde fabuleux. Au mois de juillet 1422, une bande plus nombreuse descendait en Italie, et en août 1427, ils apparaissent pour la première fois aux portes de Paris. Mais, déjà, ils ont franchi les Pyrénées. En Espagne la prise de Grenade en 1492 marque la fin de la reconquista par les catholiques. En « décembre 1499, les troupes chrétiennes, faisaient irruption dans les cent quatre-vingt-quinze bibliothèques de la ville et les douzaines d'hôtels particuliers qui abritaient les collections privées les plus connues. Tous les ouvrages écrits en arabe furent confisqués⁴⁵. » « En réalité, les Rois Catholiques avaient surtout prêté attention à un autre danger : le mélange des religions, des mœurs et des races. Ce mélange, qui avait fait au XIII^e siècle la souple complexité de l'Espagne, va céder la place à une passion d'unité, à un exclusivisme religieux...⁴⁶ »

Avec le déclin du Moyen Âge, la loi du temps cyclique gitan, qui par la communauté se renouvelait, se renverse irréversiblement. Les guerres, les grandes épidémies, les famines, les bûchés, les révoltes paysannes, partout se manifestait une obsession de la mort, représentée par la *Danse Macabre* ou le *triomphe de la mort*, représentations peintes que l'on retrouve dans toute l'Europe du 15^e siècle, le temps irréversible où toute chose terrestre se corrompt. Au XV^e siècle, nous dit Johan Huizinga, « ce n'était ni de mode ni de bon ton, pourrait-on dire, de louer ouvertement la vie. Il convenait de n'en mentionner que les souffrances et le désespoir. Le monde s'acheminait vers sa fin, et toute chose terrestre vers la corruption⁴⁷. » Et le poète Jean Meschinot, vers 1420-1491 : « Pucés, cirons et tant d'autres vermines —Nous guerroyent, bref, misère domine —Nos mechans corps, dont le vivre est très court. » Non seulement le temps s'avère irréversible, mais aussi captif, plus précisément pour les Gitans qui renvoyés en prison, aux galères, aux travaux forcés, n'auront plus même l'emploi de leur temps. En 1841 dans *The Zincali*, George Borrow l'exprima ainsi : « la loi du Roi a tué la loi du Gitan ». Deux modes de vie, deux temps, non plus côte à côte, mais face à face où pour la première fois le travail devient avec la bourgeoisie, *la valeur*.

« En arrêtant pratiquement son récit au milieu du 13^e siècle, Marc Bloch a également senti que s'ouvre alors une phase nouvelle où le mot "*féodal*" a perdu l'essentiel de son poids », écrit Robert Fossier dans sa préface à *La société féodale* de Marc Bloch⁴⁸. A la fin de ce même siècle Jacques de Voragine rédigea *La légende dorée*, qui participait à un objectif de l'Eglise et de la monarchie, de « maîtriser le temps cyclique de l'année dans le temps linéaire d'une histoire sainte »⁴⁹, d'en réaliser le calendrier où les saints seraient selon Jacques Le Goff des marqueurs de ce temps. Un nouvel ordre du temps incarné par Dieu, où la représentation des passions d'un

⁴⁵ Tariq Ali, *L'ombre des grenadiers*. Sabine Wespieser éditeur. 2002. Tous les ouvrages furent confisqués et brûlés sur la place publique.

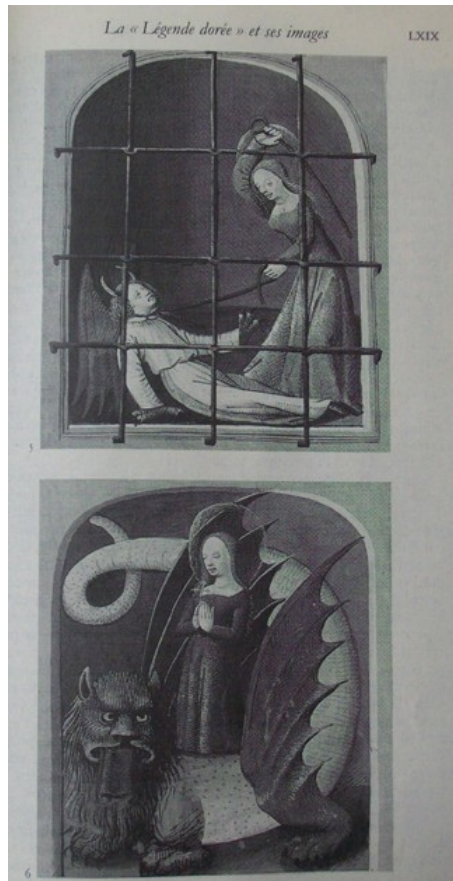
⁴⁶ Pierre Vilar, *Histoire de l'Espagne*. Que sais-je ? 2009.

⁴⁷ Johan Huizinga, *L'automne du Moyen Âge*. Petite Bibliothèque Payot. 1993.

⁴⁸ Marc Bloch, *La société féodale*. Ibid. Page XII.

autre temps sont la représentation du temps des passions captives —ce calendrier doublé de l'idéologie bourgeoise réapparaîtra à la fin du 18^e siècle—. « Si la représentation antique du temps est un cercle, l'image qui oriente la conceptualisation chrétienne est celle d'une ligne droite. (...) "Cet univers créé et unique, qui a commencé, qui dure et qui finira dans le temps, est un monde fini et limité aux deux bords de son histoire". Puech. De plus, et contrairement au temps sans direction du monde antique, ce temps est doté d'une direction et d'un sens : il se déroule de manière irréversible, de sa création à sa fin —avec pour référence centrale l'incarnation du Christ », Giorgio Agamben⁵⁰.

D'une réédition illustrée au 15^e siècle de la *Légende dorée*, nous examinons deux icônes⁵¹ pour leur représentation de l'obscur chemin détourné des passions, le martyr des saints, leur solitude dans laquelle l'Église les tient captifs et, éloigne l'Être de son sujet —ses passions et ses noires pensées, désir-pouvoir ou esclave-maître—. L'Église, pour laquelle on ne parle jamais de sadisme. Saints écartelés, décapités, crânes fendus en deux, vierges ébouillantées, démons voraces « et leurs ingénieuses luttes victorieuses pour conserver leur vertu ». « D'où peut naître la terreur, si ce n'est des tableaux du crime triomphant, et d'où naît la pitié, si ce n'est de ceux de la vertu malheureuse ? », écrivait Sade de sa prison.



La légende dorée

Ces icônes « offrent le même angle de vue rapproché ne laissant voir que l'intérieur de la geôle conçue comme une niche aux dimensions des corps saints. Une bordure, un encadrement, parfois même des barreaux nous tiennent à distance de cette prison close, délimitant ainsi nettement l'espace de celui qui regarde le livre d'une part et l'espace de l'image d'autre part, à savoir le lieu carcéral de la sainte. Le plan de coupe de ces représentations instaure donc une frontière, une distinction entre un monde laïque induit par notre présence devant l'image, et un monde sacralisé par la présence de la sainte opérant des miracles en son alcôve. Par-delà la figuration de la prison (...), le lieu de la détention, d'un gris épais et mat évoque l'idée de cellule, au sens monastique du terme, c'est-à-dire l'espace étroit, autant *mental* que *réel*. (...) Un *espace intérieur* qui est comme la protection d'une prédisposition à susciter le "surnaturel". Aussi, de l'autre côté de la grille, tout peut arriver. De frêles et juvéniles créatures *combattent les forces du Mal* et remportent des victoires : Julienne terrasse le démon tentateur qui l'incite à céder à son époux tandis que Margueritte, dévorée par le dragon, sort intacte de cet englobement diabolique. La prison apparaît ainsi comme le *théâtre de poche du combat intime*, l'ancre de la victoire

⁴⁹ Jacques Le Goff. Préface à Jacques Voragine, *La légende dorée*. Éditions de la Bibliothèque de la Pléiades. 2004. Pages XII et XIII.

⁵⁰ Giorgio Agamben, *Enfance et histoire*. Petite bibliothèque Payo. 2001. *Critique de l'instant et du contenu*.

⁵¹ *La légende dorée*. Ibid. *La « Légende dorée » et ses images*, par Dominique Donadieu-Rigaut : Page LXX.

sur soi-même, le lieu où triomphe la loi divine à travers les saints qui résistent, luttent et témoignent. » Souligné, en italique, par nous.

Technique de l'Église de dépossession de l'imaginaire de l'homme, imaginaire qui maintenait l'homme en équilibre entre mythe et réel, quand celui privé de subjectivité, putsch de l'église, se tient en étranger et déséquilibré face à son être profond captif. Au « Moyen Âge la légende du Graal avait revêtu des formes très diverses (...) son origine se perd dans la nuit où naissent les mythes et d'où ils sortent, à la fois féconds et confus, profonds et ambivalents, images de soi que l'humanité tire des ténèbres ancestrales, (...) [Chrétien de Troyes] manie les images les plus redoutables du patrimoine mythique sans avoir l'air de se douter qu'elles sont lourdes de terreurs ataviques et de périls. (...) [il] est le poète de ce moment, unique dans l'histoire médiévale, où la morale l'emporta sur la spiritualité, et où la société courtoise se préoccupa d'établir l'harmonie d'une civilisation toute terrestre, plutôt que d'orienter la vie des hommes selon les exigences du salut et les espérances intemporelles⁵² », relève Albert Béguin, en 1943-45, dans sa préface à *La Quête du Graal*. Dans ce même livre, page 12, Yves Bonnefoy rappelle que, « tout se passe en vérité (...) comme si l'humanisme cherchait dans ces aventures magiques et nocturnes à affronter les instincts mauvais et aberrants, les forces les plus troubles de l'inconscient. » Si encore aux 14^e et 15^e siècles ces contes sont lus, à la Renaissance ou au temps de la raison et du rejet des valeurs médiévales, ils sont oubliés. « Faut-il croire, questionne Yves Bonnefoy, que l'énigme qui avait suscité de si diverses réponses a fini par perdre son pouvoir ?⁵³ » Albert Béguin ajoute, page 40, qu'« on peut mesurer aisément toute la distance qui sépare notre intelligence de l'âme de celle que possédait le moyen âge ; il suffit pour cela de mesurer l'étrange ignorance où nous sommes du mal inhérent à notre nature. Lorsque nous découvrons soudain sa puissance, lorsque nous nous trouvons affrontés à la présence indiscutable du crime, du meurtre, de la folie sanguinaire, nous demeurons stupéfaits. Nous ne pensions pas que tout cela fût caché dans l'homme. Les médiévaux le savaient exactement. Ils vivaient comme dans la compagnie familière de la faiblesse ou de la méchanceté de nature ; mais aussi ils osaient lui faire face, la combattre, et la confesser. »

Sade, dans *Les infortunes de la vertu*, « le triomphe de la philosophie serait de jeter du jour sur l'obscurité des voies dont la providence se sert pour parvenir aux fins qu'elle se propose sur l'homme, et de tracer d'après cela quelque plan de conduite qui pût faire connaître à ce malheureux individu bipède, perpétuellement ballotté par les caprices de cet être qui, dit-on, le dirige aussi despotiquement, qui, dis-je, pût lui faire entendre la manière dont il faut qu'il interprète les décrets de cette providence sur lui, la route qu'il faut qu'il tienne pour prévenir



Badgad, attentat au ministère de la justice le 25 octobre 2009

⁵² Présentée et établie par Albert Béguin et Yves Bonnefoy, *La Quête du Graal*. Points, Sagesses. 1982.

⁵³ Albert Béguin et Yves Bonnefoy. Ibid.

les caprices bizarres de cette fatalité à laquelle on donne vingt noms différents, sans être encore parvenu à la définir⁵⁴. ».

L'homme coupé de sa nuit intérieure, enfermé derrière les grilles du silence, le putsch de l'Église a triomphé, l'imagination des désirs, étroitement liés au Moyen Âge, est séparée en amour comme en toute chose. L'espace intérieur séparé du corps, l'homme devenu spectateur de lui-même est condamné à d'inédites souffrances. Ce que renvoie cette terrible image, le film de Dalton Trumbo, *Johnny s'en va en guerre* qui illustre, dans tous les sens, la nature criminelle du règne modernisé lors du premier conflit mondial. *Qu'il soit arrivé ce qui ne devait pas arriver*, dans un temps, d'un paysage où rien ne reste inchangé par la force destructrice des explosions, et qui amènera vers où tout se révélera mensonger. Johnny s'engage volontaire dans le conflit 14-18. Atrociement mutilé par un obus, sans jambes ni bras, ni yeux ni oreilles, sans visage la moitié du crâne emporté, les médecins qui le croyaient psychologiquement mort, avaient récupéré cette chaire vivante sans cervelle pour l'expérience. Emmuré mais conscient, il ne peut communiquer que par morse et c'est par quoi il parvient à faire comprendre que soit mit fin à l'atroce situation. Les médecins le mettent au secret dans une chambre d'hôpital, porte et volets clos. La nuit dans les ténèbres.



Triomphe de la Mort, peint sur les murs d'un ancien hôpital de Palerme, vers 1445

⁵⁴ Sade *Les infortunes de la vertu*, éditions GF Flammarion. 1969.

Car si un corps même mutilé sans conscience « jouit » du peu de soleil, une conscience sans corps, comme l'esclave rebelle, est un criminel à qui rien ne peut être pardonné. Ultime cruauté, du face à face d'une conscience à vif qui se referme sur elle-même comme une trappe. La conscience emmurée de l'esclave moderne, le lieu où triomphe la loi du temps des choses, s'y résigner sans pouvoir expérimenter, ni lutter ni témoigner, où toute expression n'exprimera plus que la passivité. « En un sens, l'expropriation de l'expérience se trouvait impliquée dans le projet fondamental de la science moderne », Giorgio Agamben⁵⁵. L'histoire contre l'oubli passe à l'oubli contre l'histoire, rien de commun avec l'intuition et l'expérience des nomades ou le voyage, l'oubli, c'est renoncer à l'histoire, cette liberté consciente d'être maître mais pas esclave.

9 Le flamenco, cante du désespoir, la révolte de la solitude du monde sensible

Le temps des maudits dans le monde devenu trop petit.

La cruauté n'est autre chose que l'énergie de l'homme que la civilisation n'a point encore corrompue : elle est donc une vertu et non pas un vice. Retranchez vos lois, vos punitions, vos usages, et la cruauté n'aura plus d'effets dangereux, puisqu'elle n'agira jamais sans pouvoir être aussitôt repoussée par les mêmes voies. Sade, La philosophie dans le boudoir.

Un mineur criait ainsi —tout au fond d'une mine, —un mineur criait ainsi : —Dans quelle solitude je me trouve ! —Je n'ai d'autre compagnie qu'une lampe —et je ne trouve plus la sortie⁵⁶.

Difficile à dater la naissance d'un phénomène et donc celui du flamenco. Fin du 18^e siècle, une longue gestation ? Reste que ce cante n'est pas simplement, seulement, un mode relevant d'une esthétique particulière, mais d'un acte social, d'une révolte. Il est aussi le premier acte historique gitan de l'histoire de ceux qui ne furent pas de l'Histoire, et qui y renoncèrent pour les mêmes raisons redoutées qui les mèneraient, par la suite, à la révolte flamenco. Cante noir qui n'a probablement pas d'autre égal, par son érotisme et sur les conditions anciennes et modernes de la séparation et de l'esclavage, que le tango et le blues des Noirs des États-Unis.

Ces Princes, qui ne furent pas ceux de l'Histoire, s'y heurtèrent de plein fouet. Au temps cyclique où l'on va tel un voyage Gitan, succède le temps irréversible de l'économie bourgeoise, le temps du travail, dont elle fit *la valeur qui transforme les conditions historiques*. Le temps des choses et des masses où toute *liberté particulière doit se résigner à sa perte*, le temps où l'individu, le singulier sont sacrifiés à la nouvelle démocratie marchande qui supprime ces survivances nomades d'un autre temps sur toute la surface du globe. Sade dont on fit un monument pour mieux l'emmurer, les Gitans, dont leur dure loi ne s'est jamais imposée aux gadjé. La solitude singulière du monde sensible est enchaînée. L'Europe des Lumières poursuit la chasse de ces étranges groupes aux multiples noms, à la fois fascinants à la fois rejetés, qui déjà au temps du *bon roi* Henry IV interdisait les attroupements de plus de trois ou quatre personnes et ordonnait des punitions pour ceux que l'on reconnaissait être vagabonds, les « *mal vivants* » ou les hors normes. Et l'Espagne qui par la sédentarisation, le travail forcé, la galère ou la prison, voulait voir disparaître ces nomades, *dont la seule profession est de vivre*, dit Antonio Machado y Alvarez. Leur art et langue, leur temps sont hors-la-loi, au temps des nationalismes et du

⁵⁵ Giorgio Agamben, *Enfance et histoire*. Ibid.

⁵⁶ Bernard Leblon. *Flamenco*. Actes Sud. 1995. Célèbre Taranta, chant des mines de la région du Levant.

positivisme matérialisé. « Très souvent la vertu est malheureuse, et le crime dans la prospérité », écrira à sa femme Sade emprisonné à Vincennes en 1783. « Du même coup, c'est l'universel perverti par l'Unique, la loi niée par l'arbitraire et la raison dépravée par la pulsion. Que tout en nous comme au dehors de nous travaille à ne pas l'admettre (...). Seulement, aujourd'hui que l'humanisme est utilisé pour couvrir l'inhumanité des hommes, que les droits de l'homme servent à mépriser le droit des gens, que la raison enfin s'épuise à ne pas reconnaître les monstres qu'elle a engendrés⁵⁷. »

Du monde gitan d'Espagne résonne en écho le silence qui s'abat alors sur eux, comme la lame de la Terreur sur les promesses révolutionnaires. Un rapprochement bien involontaire du monde Gitan de celui de Sade, chacun à leur *solitude pour se concevoir dans le monde*, leur singularité inséparable de leur perspective, corps et communauté à l'origine de leur pensée universelle qui les différencie et les différencie de l'universel. Un imaginaire et une liberté d'être, de dire l'indicible. Dire ce qui au fond subvertit les certitudes de la pensée occidentale, est maudit justement, comme ce qui ne peut être admis, pas même à l'extrême limite de la planète, ce qui de ce fait, a considérablement rétréci et physiquement et en profondeur, dans un temps sans direction et qui, du monde clos au monde infini du 18^e siècle, deviendra un monde borné.

Cet enfer, la négation du Gitan dans le monde devenu si étroit, remonte du corps la parole vraie, insurrectionnelle, devant l'abîme où le monde est en train de sombrer. Cette désocialisation cynique et forcée du Gitan et sa conscience du temps irréversible où la vie est bien courte et sans autre emploi que le bain, ouvrent alors l'expression d'un puissant désespoir qui, renouvelé, emprunte d'anciens chemins retracés pour rendre compte d'un si terrible néant. Archaïque noir de l'âme collective et modernité noire de la solitude achevée des nouvelles conditions d'inhumanité. On songe alors au secret de Tristan, *qu'il ne peut dire mais seulement chanter*, ce que les Gitans au tournant du temps, témoignent et prophétisent dans le silence forcé du *nous*, l'éclat solitaire, pris dans le piège qui s'est refermé sur lui : « Dans le quartier de Triana — On entendait à haute voix — C'est la peine de mort — Pour tous ceux qui sont gitans⁵⁸. »

Poète et Tsigane incompris et rejetés, au pire diffamés, emprisonnés et assassinés. Le simple fait de vivre, d'Être, attente à l'ordre de l'imposture qui fondamentalement impose sa mécanique du temps et son mode d'emploi. En mouvement continu, le pluriel singulier a évité l'unification, un charme qui tenait à la lenteur du voyage de ceux qui avaient leur temps où *chercher* est plus important que *trouver* et dont la destinée est de ne jamais arriver. Une mélancolie physique où la communauté reliait les solitudes de la terrible nuit des désirs, en déjouait la mort, *en éviter ses pièges, celui-là même de sa fascination*. Mais cette *mort*, celle d'*arriver*, le Gitan en pèse alors toute la charge, les thèmes ancestraux de sa poésie se doublent du mur d'une paradoxale prise du pouvoir de la conscience sur l'inconscient, la théorie sur le sensible, la lumière sur l'obscurité, le pouvoir du UN sur le divers. En écho désespéré de voir se réaliser que, là où s'achève le voyage s'ouvrent tous les pièges, celui-là même de la fascination de la mort, une destruction qui commence avec soi à la rupture des liens, qui s'installe avec des racisme-alcoolisme-drogue et délinquance. Une destruction comme le « métissage » dont on parle beaucoup aujourd'hui, où l'on mange, boit, chante, construit, se vêt partout de la même manière, avec les mêmes matériaux, et où la singularité est l'absent. — Le métissage est inévitable dans un monde unifié, mais maintenant que nous nous comprenons et vivons une même réalité, nous pouvons nous disperser en retrouvant nos singularités, même si nous sommes joyeusement tous bâtards.

⁵⁷ Annie Le Brun, *Soudain un bloc d'abîme*, Sade. Folio-essais. 1993.

⁵⁸ Patrick Williams, *Chanter la séparation*. Ibid. Copla,

Le sensible éclaire sur les séparations corps-esprit, l'être, le genre. L'étrange et envoûtante contradiction qu'est l'autre, sur les limites et les possibles, les transgressions de l'homme, sur ce qui le terrorise et le réduit en machine de terreur à son tour. « Or, d'où peut naître la terreur, si ce n'est des tableaux du crime triomphant, et d'où naît la pitié, si ce n'est de ceux de la vertu malheureuse ?⁵⁹ » « Sade n'est pas plus un philosophe de la nature qu'un philosophe de la négation (...). Reste que s'il reconnaît la nature (...) c'est sans doute pour la nier. Mais s'il la nie, c'est autant pour la défier que pour la doubler, à tous les sens du terme. Et s'il la double, c'est sûrement moins afin de tout nier qu'afin d'ouvrir un espace inconcevable avant lui, à peine concevable après lui, un espace mental débarrassé non seulement de l'idée de Dieu mais aussi de ce qui toujours revient nourrir la religiosité sous toutes ses formes, pour occulter l'infini qui nous hante. Espace d'une béance première, de laquelle tout peut surgir mais que rien ne peut colmater ni réduire⁶⁰. »

Sade meurt le 2 décembre 1814, et malgré ses volontés exprimées dans son testament, il est enterré religieusement. Peu avant, la théologie avait été mise au service de l'idéologie révolutionnaire, qui avait abattu les vestiges d'organisation mythique des valeurs traditionnelles, et découvrait qu'elle devait reconstruire la passivité sacrificielle généralisée (travail, dépolitisation et consommation généralisés), qu'elle trouva dans le christianisme le fond religieux et son calendrier. Les Gitans qui ne furent pas les hommes du politique ont de tout temps combattu la machine bourreau-victime, victime-bourreau, et l'inacceptable homme-objet, ce dépossédé malheureux. Si leur temps cesse de tourner, aux environs du 15^e siècle, pour devenir linéaire et irréversible et hors-la-loi, les gitans ou Tsiganes le deviennent aussi. Ils « sont la seule population à avoir, dans son ensemble, fait partie des classes dangereuses. Leur histoire est faite des “combats qu'ils ont livrés pour préserver leur vie nomade contre des *philanthropes* désireux d'améliorer leur sort” Jan Yoors, *Gypsies* (1966)⁶¹ ». Tout cela forge la poésie gitane aux environs de la mort de Sade, une noire célébration dans l'Espagne archaïque, au pouvoir décadent où l'inquisition poursuit Goya pour son œuvre noire et sa *Maja desnuda*. Conscience aiguë sur le modèle dominant qui nie le sensible et détruit la communauté-reine. Un miroir critique sur le devenir du monde, l'homme enfermé dans les servitudes de ses limites, bornes ou frontières, du travail, la valeur où le travailleur est sans valeur et sans l'emploi de son temps où la jouissance de la vie n'est qu'à contempler dans celle des maîtres.

Chant du cygne annoncé par les désastres des guerres napoléoniennes, la cruauté humaine, la prison-sédentarisation, jusqu'à en vider le corps. Le cante flamenco est absolument moderne, c'est le chant du vide, une révolte contre l'uniformité du temps et du monde, contre le formatage du corps et de la sensibilité. Deux siècles après la mort de Sade cet *inconcevable espace* emmuré par la nouvelle religiosité, rejointe par les pollutions extérieures, ne forment plus qu'un seul et unique paysage de dévastation. Au plus profond de leur solitude, les Gitans mettent en scène la catastrophe dont ils sont parmi les premières victimes, et témoins de ce qui s'installera durablement dans le monde.

« Au commencement du déluge —tous les hommes allaient joyeux, —se répétant les uns aux autres : —Quelle bonne année nous aurons ! » Copla.

⁵⁹ Adresse de Sade, *L'auteur des crimes de l'amour à Villeterque, folliculaire*. Éditions 10/18. 1975. Page 307. Avec cette note de Sade : « On appelle journaliste un homme instruit, un homme en état de raisonner sur un ouvrage, de l'analyser, et d'en rendre au public un compte éclairé, qui le fasse connaître ; mais celui qui n'a ni l'esprit, ni le jugement nécessaire à cette honorable fonction, celui qui compile, imprime, diffame, ment, calomnie, déraisonne, et tout cela pour vivre, celui-là, dis-je, n'est qu'un folliculaire ; et cet homme, c'est Villeterque.(...) »

⁶⁰ Annie Le Brun, *On n'enchaîne pas les volcans*. Éditions Gallimard. 2006.

⁶¹ Alice Becker-Ho. *Les Princes du Jargon*. Folio-essais. 1995.

10 Catastrophe

bouleversement et dénouement, dernier et principal événement d'un poème ou d'une tragédie.

*Sur les braises d'une tragédie plane l'ombre de la suivante*⁶².

*J'ai des problèmes, ma poupée. —J'ai de nouveau des problèmes : —J'ai tué un gendarme (...) —Tu es belle, Melindo, tu es belle —Tu es plus belle que la rose —Brise ses fers maintenant*⁶³.

Si le temps cyclique supporta une part croissante de temps historique vécu par des groupes et individus, la domination du temps irréversible de la production élimine socialement ce temps vécu. Il y eut de l'histoire, cette même domination qui refuse l'histoire, refoule comme une menace immédiate tout autre emploi irréversible du temps, tient le temps dans une nouvelle passivité et immobilité par l'infinie production industrielle d'objets, privant du même coup l'homme de son temps vécu et de l'infini de son imaginaire. Ses démons qui font l'hérétique du chrétien, l'aliéné ou l'inadapté social de la société post-moderne, et la psychanalyse contrôlerait-elle l'homme en rationalisant ses démons et l'énigme humaine, ou les détourne au seul profit du bonheur en supermarché, où disparaissent tous les chemins de l'indicible, disparaissent toutes les couleurs et la nuit même. Ce dispositif empêche toute représentation libre de nos démons intérieurs. D'où l'homme ne se reconnaît plus, disons-le, qu'il aimerait à faire le mal, certes, mais aussi persuasion de l'enfer béant du *Même*, copier-coller, une technique rationaliste de maîtriser ce qui en chacun résiste aux modes dominants. Là où l'imaginaire gitan était de ne jamais arriver, puisque de fait l'infini est insondable et ne se découvre que pour se défaire et réapparaître dans la course de leur temps et leur conception du monde. Le temps moderne doublé du temps nazi et stalinien, est le plus terrible qu'aient vécu ces groupes d'illettrés créatifs, mais déjà en 1633, en Espagne, musiques et danses sont interdites aux Gitans. « En 1749, l'évêque d'Oviedo, alors gouverneur du Conseil, décide d'en finir une fois pour toutes en organisant l'arrestation générale des Gitans d'Espagne. Il fait arrêter hommes, femmes et enfants, et saisir les biens des Gitans pour les vendre aux enchères. Les hommes et les garçons de plus de sept ans sont envoyés dans les arsenaux de la marine, où ils travaillent comme forçats à perpétuité, et les autres dans des prisons baptisées "dépôts"⁶⁴. » « Apollinaire disait que les Gitans n'ont pas d'histoire, mais seulement une géographie. Aujourd'hui, ils n'ont même plus de géographie », dit Fernanda Eberstadt⁶⁵, face à une *épuration éthique* qui n'en finit plus. « On me sort de la prison, —on m'emmène le long de la muraille, —hommes, femmes et enfants —pleuraient⁶⁶. »

« Tout le bonheur de l'homme est dans son imagination », Sade.

⁶² Tariq Ali, *L'ombre des grenadiers*. Sabine Wespieser éditeur. 2002.

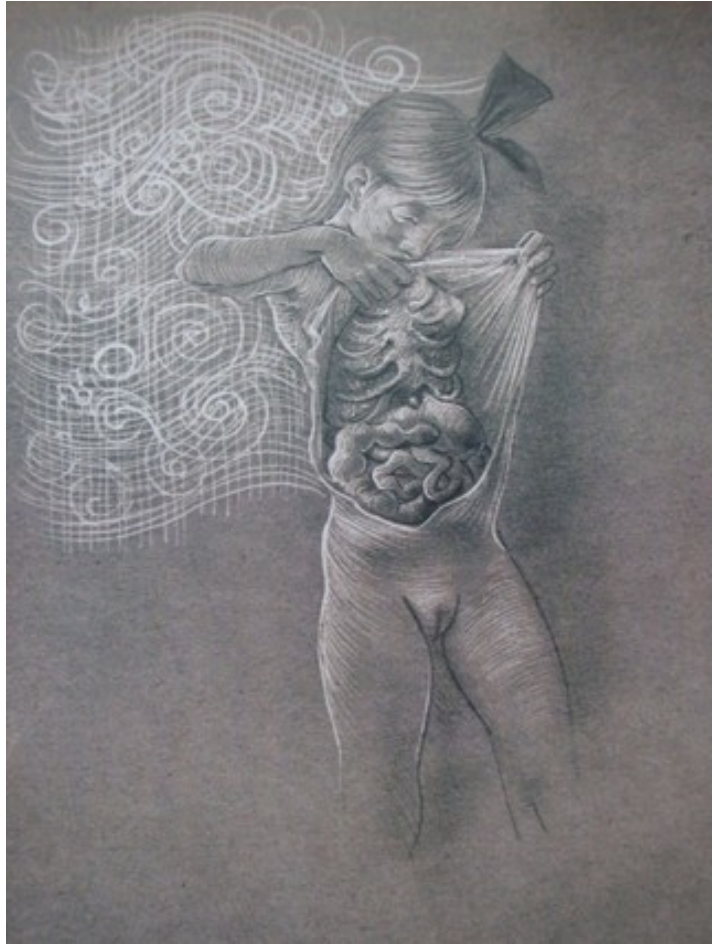
⁶³ Jászkišér, extrait de *Baj van baj van babám...* CD dédié à Karoly Rostás dit Huttyá. *Rom sam ame !* (Nous sommes Tsiganes !) *traditions tsiganes en Hongrie*. Fonti musicali, Bruxelles. 1991 (?).

⁶⁴ Bernard Leblon. *Flamenco*. Éditions Actes Sud. 1995.

⁶⁵ Fernanda Eberstadt, *Le chant des Gitans. A la rencontre d'une culture dans le sud de la France*. Éditions Albin Michel. 2007.

⁶⁶ Copla relevée par Bernard Leblon, *Flamenco*. Ibid.

Dans la solitude du face à soi, dans une solitude face au monde si étroit, le chant s'allonge, sans mesure fixe, ni unité identifiable, souffle, ornementation et silences pour accentuer la tension dramatique. La remarquable force avec laquelle ces chants, et la danse gitane, s'inscrivent dans la solitude de la communauté, prennent corps d'une façon fulgurante, sang et feu de leur passions en contrecoup au sang et fer des répressions répétées. Au 18^e siècle avec un peu de liberté retrouvée, un phénomène sensible s'élève, jaillit de l'obscur pour rester dans l'ombre. Ce phénomène singulier, le flamenco, produit du milieu gitan isolé par la marginalisation et la répression surgit de leurs quartiers. « C'est donc là, dans les forges gitanes de Triana, de Jerez, de Cadix, d'Arcos, de Sanlúcar et Puerto de Santa Maria, qu'est née la braise enfouie sous la cendre, l'étincelle des tonás, l'embrasement des *seguriyas* gitanas, la flamme vive de la solea et l'élan vital qui allait nourrir toute la grande famille flamenca », écrit Bernard Leblon⁶⁷, mais un phénomène surprenant : « la joyeuse



Rose ouverte la nuit. Bellmer, 1934

et légère séguedille d'autrefois est devenue méconnaissable. Certains de ses vers se sont allongés ; sa structure métrique a éclaté. La chansonnette occidentale sur un rythme à trois temps s'est chargée de mélismes et de ruptures insolites pour se transformer en "chant long" oriental, dont la mesure s'est fondue dans un souffle sans limites. (...) ses paroles et son style d'interprétation (...) qui *étaient désinvoltes et joyeuses, sont devenues profondes, déchirantes et tragiques*⁶⁸. » Que s'est-il donc passé ? Paradoxe gitan ou simple mutation musicale gitane ?

Un bouleversement du monde gitan dans une époque de bouleversements exprime l'entière réalité de leur tragédie. De la basse Andalousie, le *cante jondo*⁶⁹ puise sa force dans sa lointaine origine et ses profondes racines à la fois modernes et de tout temps, de tout temps modernes, mais né des conditions modernes de la production, du pouvoir de la lumière sur l'ombre, du social dissous dans le temps vécu des choses. Ces conditions taillées dans la chair et dans le chant écrivent l'histoire de la communauté pour la communauté. Ces singulières tribus sondent les blessures anciennes pour en extraire une seule, magnifique dans sa poésie absolument moderne dans sa forme et le fond, et terrible par la conscience de la perte définitive de leur

⁶⁷ Bernard Leblon, *Musiques tsiganes et flamenco*. Paris, 1990, L'Harmattan.

⁶⁸ Bernard Leblon, *ibid*, page 27, souligné par nous.

⁶⁹ *Cante jondo* : en andalou : « chant profond ». Euphémisme proposé par Manuel de Falla et Federico García Lorca pour remplacer le mot « flamenco », devenu trop péjoratif au début du siècle (20^e). Cf Bernard Leblon.

liberté, qui n'avait pas à se justifier. Par la dévoreuse logique unificatrice, la Terre est devenue trop petite pour y loger à deux. Pas de contradiction. Les Gitans chantent comme autrefois mais autrement, la machine de mort soit l'intégration menée dans une nouvelle danse macabre où les blessures d'amour et de la vie, les humiliations, la peur, la faim et toutes les souffrances des siècles de voyages ne sont rien à côté d'une telle mort. « “La vie d'avant” c'était souvent la misère, une survie précaire (...). Les Gitans d'alors étaient plus gitans qu'aujourd'hui, (...) plus dignes, plus solidaires. La charrette tirée par une mule le long des routes est une image de liberté perdue. Quelle était dure cette vie !, mais quelle était belle ! C'était une vraie vie de Gitans !⁷⁰ » La dispersion millénaire, *la loi immuable* s'est égarée et la solitude achevée se concentre dans les taudis : « un mineur criait ainsi —tout au fond d'une mine, —un mineur criait ainsi : —Dans quelle solitude je me trouve ! —Je n'ai d'autre compagnie qu'une lampe —et je ne trouve plus la sortie⁷¹. »

L'être face à lui-même sans écho, un espace-temps sans issue, mais solitude de grande intensité qui, théâtralisée, prend corps dans sa communauté menacée. Mais c'est encore un échange qui lie ceux, qui ont perdu leurs routes et cherchent à se réapproprier ce qu'ils ont perdu, en mettant dans le même temps à vif la perte. Ce que le Jésuite espagnol, Balthasar Gracian⁷², affirmait encore au 17^e siècle, « Nous n'avons rien à nous que le temps, dont jouissent ceux mêmes qui n'ont point de demeure », n'est plus pour les Gitans d'Espagne et ne le sera plus sur toute l'étendue de la Terre, quand l'hypocrite mensonge serait de faire croire qu'il ne s'agit que de faits raciaux. Le temps est alors l'immobilité des hommes, celle même de leur langue dans l'uniformité du temps des choses partout unifiés.

Du cœur imprégné de sang —De l'homme ont poussé ces branches —De la nuit et du jour, où pend —La lune aux couleurs criardes. —Quel est le sens de tout chant ? —“Que toutes choses s'effacent”. William B. Yeats, *Vacillation*.

⁷⁰ *Le livre des Gitans de Perpignan*. Collectif. Éditions L'Harmattan. 2003.

⁷¹ Bernard Leblon. *Flamenco*. Ibid.

⁷² Balthasar Gracian, *l'Homme de cour*. Éditions Champ libre. 1972.

11 Le théâtre gitan

Une logique existe pour la poésie. Ce n'est pas la même chose que celle de la philosophie. Les philosophes ne sont pas autant que les poètes. Les poètes ont le droit de se considérer au-dessus des Philosophes. Lautréamont⁷³.

Les métaphores sont à l'argot ce que l'image du Gitan est au Gitan. Alice Becker-Ho⁷⁴.

De toutes les coplas, il faut en démêler les bruits du temps, démêler ceux des fers modernes de ceux de la mémoire ancienne qui persiste encore de nos jours, pour découvrir qu'à l'origine du chant Gitan se tenait une protestation contre la machine, « (...) mal éternel des Gitans –Mal solitaire intègre et pur ! –Mal secret des courants obscurs –Et petit matin confondant !⁷⁵ » Et le flamenco, une lutte ancienne doublée contre la terrible machine moderne qui abolit les mystères de l'amour, de la vie et de la mort, qui abolit la contradiction, et comme dans l'argot et la langue des Gitans, on retrouve les thèmes liés à la vie des classes dangereuses, dont l'étymologie et la véritable signification de *flamenco*⁷⁶ montrent l'association (le terme de flamenco sera au début du 20^e siècle remplacé un temps par *cante jondo* –chant profond–). Ainsi les « Tsiganes ne sont pas un peuple, mais les derniers descendants d'une classe de hors-la-loi d'une autre époque⁷⁷ », « les Gitans notre moyen âge conservé ; classes dangereuses d'un autre temps.(...) Ils sont en quelque sorte des “primitifs” ayant affronté le monde moderne avec des armes anciennes (argot, magie des mots, esprit de tribu). En définitive, leur histoire, leur mémoire, leur écriture sont tout entières contenues dans leur langue qui est *une langue de la lutte*, tout comme l'argot⁷⁸. »

Les coplas, observe Demofilo lors de la publication de sa première anthologie, « ne sont pas faites pour être écrites, car c'est la musique et, plus encore, le ton émotionnel avec lequel elles sont dites qui leur donne leur véritable sens : “Une copla écrite est une copla estropiée”⁷⁹. » Tel l'argot a été *construit pour être parlé, tout comme la langue des Gitans*. La copla, la plus ancienne et *impossible écriture* qu'ils aient mis au service de l'*impossibilité du dire* ancien et de l'*impossibilité de dire* de la mauvaise vie, invariablement pour prendre son élan la pensée du Gitan pour vivre libre a cette incarnation, serait-ce sous la forme du chant, la *parole vraie*, qui constitue la matière vivante de sa liberté. Une mise en scène aussi qui incarne des blessures de l'âme et du corps, *loi et communauté*, l'antique demeure de la langue Gitane se fait théâtre, le sien propre, un lieu où la violence ne peut être refoulée, la passion et le silence en sont le tissu, l'articulation vivants. Ce théâtre qui devient le flamenco, « une esthétique de la ruine » dit Fernanda Eberstadt⁸⁰, où leur histoire, leur mémoire, leur « écriture » sont toutes entières contenues dans le chant, *chant de la lutte*, tout comme leur langue, tout comme l'argot. Et « tous les argots se ressemblent, parce que en argot on pense de la même façon. L'argot n'a pas de climats, pas de patrie, pas de frontières⁸¹ », Alice Becker-Ho. Art du rapt, des croisements, des

⁷³ Lautréamont, *Poésie II*. Éditions de la Pléiade. 1970. Page 286.

⁷⁴ Alice Becker-Ho *Les Princes du Jargon*. Folio-essais. 1995. Page 149.

⁷⁵ Federico Garcia Lorca. *Romance du mal noir* dans *Romancero gitan*, traduit par Alice Becker-Ho. William Blake. 2004.

⁷⁶ L'étymologie et la véritable signification de *flamenco* dans *Les Princes du Jargon*. Ibid.

⁷⁷ Giorgio Agamben, *Les langues et les peuples*, commentaires sur *Les Princes du Jargon*, dans *Moyens sans fins*. Bibliothèque Rivage. 1995.

⁷⁸ Alice Becker-Ho *Les Princes du Jargon*. Ibid.

⁷⁹ Bernard Leblon, *Flamenco*. Ibid.

⁸⁰ Fernanda Eberstadt, *Le chant des Gitans*. Ibid.

⁸¹ Alice Becker-Ho. *Les Princes du Jargon*. Ibid.

déformations, des silences, mais art des mots. Ainsi Balzac au sujet de l'argot : « chaque mot de ce langage est une image brutale, ingénieuse ou terrible (...) Qu'est-ce que l'expression *se coucher*, comparée à *se piausser*, se revêtir une autre peau ?⁸² » Un jeu dans le drame, un drame dans le jeu : *Je me roule dans une cape —Une étrange cape —Qui a l'odeur du sang*, chante Chocolate⁸³.

L'obstacle, le non-dit, la déformation des mots et le silence dans le vers, la singularité hors-la-loi s'exprime dans la copla. « Ces syllabes dépourvues de sens qui, au début ou à la fin des phrases mais aussi entre les mots ou à l'intérieur même d'un mot, bouleversent l'ordre métrique.(...) Pause : Il s'agit d'une coupure caractéristique pratiquée à l'intérieur d'un mot, le plus souvent avant la dernière syllabe du dernier mot d'un vers.(...) Cette césure signe l'interprétation proprement gitane, proprement rom. Ainsi l'élément qui scelle l'unité [Gitan, Rom] et proclame la communauté d'origine est une coupure, un blanc, un silence —ce suspens *in extremis* : l'avant-dernière syllabe du dernier mot d'un vers. Chanter l'origine, chanter l'unité : chanter une séparation⁸⁴. » Le chant noir primitif un théâtre vivant entre mythe et réel, sur lequel pivote depuis le commencement, ciel et enfer, bien et mal, amour et mort. Changement de temps, changement de décor, le poète se re-orienté, le flamenco ce chant long archaïque devient *Le* grand théâtre dramatique gitan, hors toute valeur intellectuelle ou littéraire, une critique de la raison raisonnable et de l'économie politique. Critique qui rend compte de la solitude face à la féroce déshumanisation, rend l'autre théâtre qu'est la vie, plus précaire plus illusoire et sans mystère. Et si les souffrances de l'amour de la mort ne peuvent être supprimées, c'est parce qu'elles entrent dans la vie avec la vie, inséparablement, mais dans le nouveau décor tout sens toute souffrance deviennent impasse, sans Orient. Dépasionner la question de la séparation c'est supprimer la contradiction. Le flamenco est un affranchissement poétique mais surtout politique, qui réaffirme l'indépendance, la singularité et la séparation qui en dépend, séparation de l'autre, du UN hégémonique et du peuple qui s'y soumet.

Cette séparation devrait être une évidence pour tout le monde, « aujourd'hui que l'idée de peuple a perdu depuis longtemps toute réalité substantielle. Même si on admet que cette idée ait jamais eu de contenu réel, au-delà de l'insipide catalogue de caractères recensés par les vieilles anthologies philosophiques, elle a été vidée de tout sens par ce même État moderne qui se présentait comme son gardien et son expression : malgré tous les discours des gens bien intentionnés, de nos jours le peuple n'est plus que le support vide de l'identité étatique et n'est reconnu qu'en tant que tel. (...) si les puissants de la terre prennent les armes pour défendre un *État sans peuple* (le Koweït), les *peuples sans État* (Kurdes, Arméniens, Palestiniens, Basques, Juifs de la Diaspora) peuvent au contraire être opprimés et exterminés impunément, pour qu'il soit clair que le destin d'un peuple ne peut être qu'une identité étatique et que le concept de « peuple » n'a de sens que recodifié dans celui de citoyenneté. » Giorgio Agamben⁸⁵.

Le silence, le secret qui ne parle de Gitan qu'au Gitan.

Un théâtre ancien et moderne d'une communauté qui rend compte du château intérieur auquel elle ne peut accéder. Qui rend compte des vicissitudes des ténèbres de l'homme, et du subir des lumières du monde essentiellement matériel, où le dehors et le dedans de l'Être sont

⁸² Cité par Alice Becker-Ho. *Les Princes du Jargon*. Ibid.

⁸³ *Sous les lauriers de Chocolate, Cante flamenco*. CD Radio France. 1992.

⁸⁴ Patrick Williams. *Chanter la séparation. Musique et identité*. Texte présenté dans la revue n° 15 Ethnies, Terre d'asile, terre d'exil, parue en 1993.

⁸⁵ Ibid, *Moyens sans fins*.

confondus pour disparaître. Autant de pièges et d'entraves aux ailes de la vraie vie gitane qui est condamnée dans l'immobilité. Il fallait un chant puissamment libérateur qui ne serve pas à travestir ni à refouler la réalité intérieure, ni même extérieure de l'être, mais à les dévoiler jusqu'à l'inconvenance érotique, jusqu'à l'inconvenance de la voix nue, inconvenance de l'espace infini de la poésie pour dévoiler l'inconvenance du monde fini tel qu'il préfigurait déjà au 18^e siècle. Et la séparation subie d'alors, l'absence de tout pouvoir, du pouvoir des mots mêmes, silence, c'est elle, la séparation qui règne en tout pour tous, une dépossession de la loi du temps vécu. Ce désarroi moderne commun est chanté pour ne pas sombrer dans la spirale de la division destructrice, maintenir l'unité de la communauté dans la mémoire, le silence. Ne pas sombrer dans la stupidité répétitive. Plus besoin de repère ni d'horizon pour les Gitans, cela ne suffit-il pas pour comprendre le pourquoi du flamenco, cette révolte, quand la loi de la dispersion, la réalisation des désirs cachés dans la langue et dans le chant, ce temps singulier, deviennent hors-la-loi avec l'apparition de l'État moderne, déjà autour des 13-14^e siècles.

Ce malheur qui se tient dans le *Malheur*, la seule force de sa conviction fait comprendre la portée de la négation, que le malheur chanté solitairement est le malheur collectif, où la parole est vraie, où chaque plainte solitaire, singulière, est une révolte collective. L'émotion partagée dévoile la violence de la machine perverse qui odieusement domine même l'imaginaire politique de l'homme, et que tous les accès à l'imaginaire ont été fermés : « un mineur criait ainsi —tout au fond d'une mine, —un mineur criait ainsi : —Dans quelle solitude je me trouve ! —Je n'ai d'autre compagnie qu'une lampe —et je ne trouve plus la sortie⁸⁶. » Imaginaire et vécu s'allient, où la solitude au creux de cette prison où est emmuré le corps-communauté, est un cri modelé de la matière du temps passé. Archaïsme et modernité réunis, mais où le ciel et l'enfer sont définitivement séparés, non plus seulement comme présidait à l'origine le chant noir, mais où l'enfer domine le ciel de la vie. Une révolte de hors-la-loi : « Maudite soit la prison —Sépulture des hommes vivants —Où les braves s'entretuent —Et où les amis se perdent⁸⁷.

L'impossibilité de dire, l'impossibilité d'être, un silence, un blanc, « Je ne chante pas pour qu'on m'écoute ni pour faire valoir ma voix⁸⁸. » Le grand désarroi, la rupture de tous les sens qui faisaient sens collectif et une culture vraie. L'imposture du positivisme, « la marche générale de l'histoire, les besoins des États, la pression économique, tout pousse à l'assimilation des Tsiganes aux sociétés modernes⁸⁹ », la banalisation effective où le négatif de l'être collectif et individuel est englouti sous la fiction du bonheur matériel. Mais où le malheur s'est ancré, telle la prédiction que fit au début de 1970 Menyhért Lakatos⁹⁰, « et si vraiment le retard de l'hiver, ou son refus de se montrer, prophétisait des temps "où l'on ne pourrait plus distinguer l'hiver de l'été, où les arbres fleuriraient sans donner de fruits, où les hommes s'entretueraient et où les chevaux baigneraient dans le sang jusqu'au poitrail", alors, à quoi bon tenter de les rassurer ? »

Le flamenco change la perspective. Fin du 18^e siècle, il ne fut pas seulement une protestation, mais une véritable révolution au sein, seul, des quartiers gitans, une révolution singulière dans le monde en bouleversement. Ce théâtre met à découvert les liens vitaux brisés par l'idéologie révolutionnaire nouée du discours religieux qui attendent à la liberté et à la singularité de l'homme. « Le mot "économie" n'a pas de sens pour les Tsiganes. S'ils y cherchent un équivalent ils ne trouvent que "ladrerie" », écrit Jan Yoors⁹¹. Ce théâtre met à découvert ce qui

⁸⁶ Bernard Leblon. *Flamenco*. Ibid.

⁸⁷ *Paroles de Gitans*. Ibid.

⁸⁸ Copla. Ibid, Bernard Leblon. *Flamenco*. Page 113.

⁸⁹ *Les Tsiganes*, par Jules Bloch. Éditions Que sais-je ? 1953. Page 115.

⁹⁰ Menyhért Lakatos. *Couleur de fumée. Une épopée Tzigane*. Édition Babel. 2000. Page 288.

⁹¹ Jan Yoors, *J'ai vécu chez les Tsiganes*. Éditions Stock. 1968. Page 31. Considéré comme le premier livre tzigane.

viendra obscurcir durablement le monde. Les Tsiganes qui savent partager savent dès cette époque, dont le choc trancha la *chaîne*, *ma flamenca*, le crime de la *banalisation effective*, que « ce n'est point ma façon de penser qui a fait mon malheur, c'est celle des autres », écrivit Sade emprisonné⁹².

12 Maintenant

Le vrai voyant, qui n'attend pas un millénium pour se libérer du temps, mais se libère maintenant.

Le voyage ou la dispersion, la communauté, la langue, la poésie noire, autant de châteaux de protection, nécessité de défense contre toutes les dominations et les perversions, aussi anciennes que l'humanité et qui tiennent compte de ce qu'est la nature humaine, où, il est possible d'apprendre que les loups ou les brigands ne se dévorent pas entre eux. Modernité aussi ancienne que l'humanité, une subversion qui s'oppose au centralisme, à l'uniformisation, à l'Etat et aux grandes structures et machines à broyer la singularité. Cette modernité, maintenant subversive et hors-la-loi, les Tsiganes nous la ramènent du fond de l'histoire de l'humanité, tel ce cliché, cette expérience inespérée, sur une route de Roumanie, soudain, en face de nous, un convoi de Tziganes surgit du néant lumineux des rayons dorés du soleil.

La machine qui sur Radio France dit qu'« aujourd'hui nous vivons plus longtemps, mais nous devons apprendre à vivre autrement », ce qui en clair dit : aujourd'hui nous serions censés vivre plus longtemps mais toujours avec moins de liberté, avec cette sécurité, et où, plus encore, *vivre* ne veut plus dire grand chose.

Souterrainement, la catastrophe, un bouleversement et dénouement du dernier et principal événement, d'une poésie ou d'une tragédie en cours qui ne s'est pas encore jouée. Et qu'on ne s'y trompe pas, le bonheur est encore une idée neuve dans le monde, où « tel que je suis, je dois vivre : Comme un gitan authentique », Federico Garcia Lorca⁹³.

« Il est toutefois une expérience immédiate, et accessible à tous, qui permettrait de fonder une nouvelle conception du temps. Un ancien mythe de l'Occident fait de cette expérience la patrie originelle de l'homme, tant elle est essentielle à l'humain. Il s'agit du plaisir. Celui-ci, comme Aristote l'avait déjà remarqué, est d'une autre nature que l'expérience du temps quantifié et continu. “La forme (*eidos*) du plaisir —écrit-il dans *l'Éthique à Nicomaque*— est parfaite (*teleion*) à tout moment” ; et il ajoute que le plaisir, à la différence du mouvement, ne se déroule pas dans un espace de temps, mais “est à tout instant quelque chose d'entier et d'achevé”. Cette incommensurabilité du plaisir et du temps quantifié, peut-être l'avons-nous oubliée ; mais elle était encore si familière au Moyen Âge que saint Thomas, à la question “*utrum delectatio sit in tempore*”, pouvait répondre par la négative. Sur cette même conscience reposait, chez les troubadours provençaux, le projet édénique d'un plaisir parfait (*fin'amors*, *joi*), parce que soustrait à la durée mesurable.

⁹² Lettre à sa femme, novembre 1783.

⁹³ Federico Garcia Lorca. *Romance du mal noir* dans *Romancero gitan*. Ibid. Note : par « gitan » Garcia Lorca indique aussi son homme, son amant. Malgré cette protection, il n'en fut pas moins assassiné.

Cela ne signifie pas que le plaisir ait lieu dans l'éternité. (...)

Le vrai matérialisme historique ne consiste pas à poursuivre, le long du temps linéaire infini, le vague mirage d'un progrès continu ; mais à savoir arrêter le temps à tout moment, en se souvenant que la patrie originelle de l'homme est le plaisir. Tel est le temps dont on fait l'expérience dans les révolutions authentiques, qui ont toujours été vécues, ainsi que le rappelle Benjamin, comme une suspension du temps et une interruption de la chronologie ; mais la révolution la plus lourde de conséquences, la seule aussi qu'aucune restauration ne pourrait récupérer, c'est la révolution qui se traduirait non par une nouvelle chronologie, mais par une mutation qualitative du temps (par une *Kairologie*). Celui qui, dans *l'epoché* du plaisir, se souvient de l'histoire comme de sa patrie originelle, celui-là transporte partout ce souvenir et rappelle à tout instant cette promesse : celui-là est le véritable révolutionnaire et le vrai voyant, qui n'attend pas un millénium pour se libérer du temps, mais se libère *maintenant*⁹⁴. »

Lyon, février-avril 2009

⁹⁴ Giorgio Agamben, *Enfance et histoire*. Petite bibliothèque Payo. 2001.

Bibliographie contre l'isolement et la séparation et pour un complément d'information :
Avec tous nos remerciements à Raphael et aux ARAs pour les livres d'Annie Le Brun.

Titres, non exhaustifs, pour aucun des auteurs.

—**Sade** :

Les infortunes de la vertu, éditions GF Flammarion. 1969.

Les crimes de l'amour. Éditions 10/18. 1975.

Les cent vingt journées de Sodome. 10/18. 2007.

La philosophie dans le boudoir. 10/18. 2005.

—**Annie Le Brun** :

Tout près, les nomades. Éditions Maintenant, 1972.

Lâchez tout, Éditions Sagittaire, 1977.

Les châteaux de la subversion. Éditions Folio/essais. 1986.

Vagit-prop, lâchez tout et autres textes. Ramsay/Jean-Jacques Pauvert, 1990.

Perspective dépravée. Éditions La lettre volée. 1991.

Qui vive (considérations actuelles sur l'inactualité du surréalisme). Ramsay/Jean-Jacques Pauvert, 1991.

Soudain un bloc d'abîme, Sade. Folio-essais. 1993.

Les assassins et leurs miroirs (réflexion à propos de la catastrophe yougoslave). Jean-Jacques Pauvert au Terrain Vague. 1993.

Du trop de réalité. Folio essais. 2004.

On n'enchaîne pas les volcans. Éditions Gallimard. 2006.

—**François de Vaux de Foletier** :

Les Bohémiens en France au 19^e siècle. Éditions J. C. Lattès, Histoire. 1981.

Les Tsiganes dans l'Ancienne France. Société d'édition géographique et touristique. 1961.

—**Jan Yoors** :

J'ai vécu chez les Tsiganes. Éditions Stock. 1968.

La croisée des chemins. La guerre secrète des Tsiganes 1940-1944. Phébus. 1992.

—**Borrow** :

Le gentleman tzigane. José Corti. 1998.

—**Jules Bloch** :

Les Tsiganes. Éditions Que sais-je ? 1953.

—**Bernard Leblon** :

Flamenco. Éditions Actes Sud. 1995.

Musiques tsiganes et flamenco. Paris, 1990, L'Harmattan.

Les Gitans dans la littérature espagnole. Institut d'études hispanique et hispano-américaines université de Toulouse le Mirail. 1982.

Les Gitans d'Espagne. Puf. 1985.

—*Le livre des Gitans de Perpignan*, collectif. L'Harmattan. 2003.

—**Menyhért Lakatos** :

Couleur de fumée. Une épopée Tzigane. Édition Babel. 2000. Page 288.

Les Tsiganes, par Jules Bloch. Éditions Que sais-je ? 1953.

—**Patrick Williams** :

Chanter la séparation. Musique et identité. Texte présenté dans la revue n° 15 *Ethnies*, Terre d’asile, terre d’exil, parue en 1993.

Les Tsiganes de Hongrie et leurs musiques. Éditions Cité de la musique/Actes Sud. 1996.

—**Alexandre Bouglione** :

Un peuple de promeneurs. Éditions Le temps qu’il fait. 1998.

—**Garth Cartwright** :

Princes parmi les hommes, éditions Buchet Chastel. 2007.

—**Martin Šmaus** :

Petite, allume un feu... Roman tchèque. Éditions Des Syrtes. 2009.

—**Frederico Garcia Lorca.**

Romance du mal noir dans *Romancero gitan*, traduit par Alice Becker-Ho. Éditions William Blake. 2004.

—*Paroles de Gitans*, textes présentés et recueillis par Alice Becker-Ho. Éditions Albin Michel. 2000.

—**Alice Becker-Ho** :

Du jargon héritier en bastardie. Gallimard. 2002.

Les Princes du Jargon. Folio-essais. 1995.

—**Giorgio Agamben** :

Moyens sans fins. Bibliothèque Rivage. 1995.

Enfance et histoire. Petite bibliothèque Payo. 2001.

—**Guy Lévis Mano** :

Coplas, poèmes de l’amour andalou. Éditions Allia. 1993.

—**Guy-Pierre Geneuil** :

La symbolique gitane. Éditions Oxus. 2007.

—**Fernanda Eberstadt** :

Le chant des Gitans. A la rencontre d’une culture dans le sud de la France. Éditions Albin Michel. 2007.

—**Claire Auzias** :

Chœur de femmes tsiganes. Photographies Eric Roset. Egrégories éditions. 2009.

—**Andrzej Stasiuk** :

Fado, éditions française, Christian Bourgois. 2009.

—**Anselm Jappe** :

Les aventures de la marchandise. Pour une nouvelle critique de la valeur. Éditions Denoël.

—**Marc Bloch** :

La société féodale. Éditions Albin Michel.

Apologie pour l’histoire ou métier d’historien. Éditions Armand Colin.

—**Georges Orwell** :

La ferme des animaux. Editions Folio. 1985.

—**Horace Walpole** :

Préface, *Le Château d'Otrante*. Éditions José Corti, collection romantique n°4. 1995.

—**Pierre Clastres** :

Archéologie de la violence. Éditions de l'aube. 1996.

—**Denis de Rougemont** :

L'amour et l'occident. 10/18.

—*La poésie arabe*. Anthologie traduite et présentée par René R. Khawam. Phébus. 1997.

—**Anonyme** :

Flamenca : Les Troubadours, l'œuvre épique. Bibliothèque européenne. Desclée de Brouwer. 2000.

—**Jacques Voragine** :

La légende dorée. Éditions de la Bibliothèque de la Pléiades. 2004.

—*La Quête du Graal*. Points, Sagesses. 1982.

—**Balthasar Gracian** :

L'Homme de cour. Éditions Champ libre. 1972.

—**Lautréamont** :

Poésie. Éditions de la Pléiade. 1970.

—**René Nelli** :

Dictionnaire du Catharisme et des hérésies méridionales. Editions Privat. 1994.

Les Cathares, hérésie ou démocratie. Editions Marabout histoire. 1985.

—**Johan Huizinga** :

L'automne du Moyen Âge. Petite bibliothèque Payot. 1993.

—**Tariq Ali** :

L'ombre des grenadiers. Sabine Wespieser éditeur. 2002.